

sèrieAlfa.art i literatura Núm. 47

València, setembre 2010

ISSN 1989-3590



Pintura: Pere Salinas

Arxipèlags

Ernest Pepin | Andrés Sánchez Robayna
José Luiz Tavares | Richard Murphy | Margarita Ballester
José Pérez Olivares | Renata Correia Botelho |
| Μιχάλης Πιερίης · Mikhalis Pierís · Mijalis Pierís |

Arxipèlags



Pintura: Pere Salinas

| Ernest Pepin | Margarita Ballester |
| José Pérez Olivares | Richard Murphy |
| Renata Correia Botelho |
| Andrés Sánchez Robayna |
| José Luiz Tavares |

| Μιχάλης Πιερός · Mikhalis Pierís · Mijalis Pierís |

Pintures:
Pere Salinas

Agraïments:
João Henriques
Jean Pierre Pouzol
Ramon Balasch
Pilar Segarra
Gaspar Jaén

Ernest Pepin



Pintura: Pere Salinas

Traducció:

Amparo Salvador Alcober
Elisa Andrade Buzzo
Joan Navarro

[Archipels · Français]

Solo d'îles

La mer est une guitare qui pleure
L'histoire des hommes
A même les brisants
Elle remue son chant foudroyé
Au bord de la mémoire
Et nous nous souvenons
D'où nous sommes partis
Comme des orphelins
Nous habitons désormais le sel
Un terre salée
Une salaison d'îles prophétiques
Il faut oublier la douleur du départ
Les bateaux négriers
La porte du non retour
Recoudre la peau de la mer
Et inventer l'arrivée
Avec aux yeux un arc-en-ciel
Avec aux mains l'imaginaire des lendemains
La Caraïbe ne s'est jamais donnée
Songe pluriel
Elle appartient à ceux qui savent rêver
D'un métissage des douleurs
Iles tambours
Solo d'îles
Symphonie de lumières
Iles citadelles
Mémoires fascinées

La mer joue son jazz d'étincelles
Et demande aux arbres
D'inventer de nouvelles racines

Solo d'îles
Ne pas gratter la douleur du soleil couchant
Les races sont venues abolir toute race
Répandre leurs couleurs dans la mémoire de la mer
Et nommer l'homme des pluies neuves
Des quatre coins de la terre ronde
Comme des enfances recommencées
Les races sont venues rêver d'autres couleurs
Emmêler des langues de marins
Au chant de la lumière
Ne pas blâmer les femmes violées
Elles furent nos premiers peintres
De laalebasse enceinte
Du nid des oiseaux migrateurs
De l'éloquence de la conque
Nous sommes nés d'un miracle d'eau salée
Nous sommes nés de tout le bleu
De tout le deuil de l'avant
De la vulve des volcans rouges
De ce tremblement d'ombres errantes
De toutes ces îles voraces du sang noir

Solo d'îles
Corps dévalisés à remplir de contes
D'un Dieu plus faible que sa croix
De silences illisibles
Et de balbutiements d'étoiles
Une langue nous amarre au feuillage
Et fait l'amour aux langues du monde

Corps souterrains
Où se cache la mémoire des dieux
Passagers clandestins
Forces miraculées
Possède la nuit disent-ils
Et tu gagneras le jour
Il suffit d'un tambour
Pour supporter le poids du ciel
Pour enjamber le réel
Réanimer les ancêtres du Bénin
Du Nigeria et du Congo
Les fleuves en transe déparlent des langues
Le sang du coq se souvient
Mais n'oublie pas la ruse du serpent
Ni la chevauchée des Esprits
Ni la cadence de l'invisible
Vaudou
Santeria
Candomblé
Sont des voyages dans les miroirs
Des soleils en roue libre
Des miroitements de l'autre bord
Dans l'épicentre de la douleur
L'enracinement des nombrils
Et l'alliance inédite de l'ici-dans
Corps montés
Corps démontés
Les Dieux cachés ont faim des îles
Les Dieux de l'Inde nous rappellent
Que nous sommes l'offrande du sacrifice
Et le parfum des peuples anciens
Iles ouvertes à tout langage divin
A toute merveille dessouchée

Solo d'îles
Dit d'îles créoles
La tête nouée au songe neuf
La terre mêlée à son aller
Un conteur veille le rêve
Défait la peau de la nuit
Un grain de sel sur sa langue
Suffit pour traverser l'envers
Et nous répondeurs
Nous entrons dans la ronde des îles
Dans l'émerveille de ses dièses
Il nous engraisse
Nous amarre au créole
A sa frappe de langue buissonnière
Une torche de fumée sur la tête
Il charroie des planches d'eau
Et c'est sésame pour nos âmes
Métamorphose en homme neuf
Avec des ailes pour voler
Le corps libre voué au vent créole
Un plaisir tient la nuit debout
Comme un pays qui prend racine
Dans son labour de vagues roses
Et la criée de son port
Le conte nous débarque enfin chez nous
En solo d'îles créoles
Ne pas oublier le rhum
Ce vieux conteur au feu sacré
Cette liberté qui dévoile les soleils intérieurs
Les marronnages les plus secrets
L'oiseau fragile de nos silences
Le conte tisse la toile des îles

Comme une araignée sous-marine
Un rire d'eau salée nous relie à nous
La belle parole avale le soleil
La belle parole est un nègre marron

Solo d'îles
En résistance d'orage
En résistance de femme poux de bois
En résistance de femme
Reins amarrés aux entrailles de la vie
Comme des présences solaires
Insoumises dans la rade des mauvais jours
Chargées de vieilles colères contre les nuits
En résistance de femme
Mesurant la force de la déveine
Et la prière d'un champ d'ignames
Attachée à guérir les blesses de la faim
Les fausses couches
A repeindre la peau des hommes
A combler le désastre historique
En solitude
En soliloque de rivière essoufflée
En bataille millénaire contre les sanglots
Investie de tout temps au recommencement
A la force silencieuse de la graine
En résistance déléguée aux tambours
Aux armées des champs de cannes
Aux rames du souffrir
Au sang des grèves
Aux sensibles des paupières outragées
Au tournoi sans pitié du soleil
En résistance sous les gammes du créole
Une seule langue nous dit

Elle est fille des cyclones

Solo d'îles
Solo d'îles caïmans
Solo d'îles vierges
Solo d'îles papillons
Solo d'îles pieuvres
Solo d'îles aux montagnes bleues
Solo d'îles désirades
Solo d'îles saintes
Solo d'îles grenades
Solo d'îles tortues
Solo d'îles veuves
Solo d'îles orphelines

Belles îles comme des chameaux lumineux
Qui broutent les vagues
Comme un tir de billes neuves
Comme les yeux verts d'un serpent de mer
Comme des bancs d'oursins frais
Comme les mamelles inversées du songe
Solo d'îles
Depuis longtemps nous sommes partis
Et nous sommes arrivés au balcon des îles
Et nous avons recommencé l'enfance
Recommencé le commencement de toute chose
Des roches gravées chantaient la mort
Mais nous avons choisi de vivre
De boire l'eau des mangroves
De creuser les mares
De cacher nos jardins dans les hauteurs
Et d'enterrer des jarres pour nos rêves
Des plantations chantaient la mort

Mais nous avons choisi de vivre
D'accorder les tambours à nos cœurs
D'emprunter la guitare du voisin
De gratter les bambous
Et d'inventer la vie
Nous avons choisi de renaître
De ressusciter la tête des mornes
De nommer les plantes
De baptiser les bêtes
De faire chanter les arbres
De gouverner la rosée
De remettre la vie à sa place dans le chaos
D'endurer toutes les morts
D'allumer toutes les vies
Et d'épouser nos îles
Comme des femmes souveraines
Portant haut leur couronne de mer
Nous avons enfanté des langues
Des danses d'éclairs

Des saveurs d'îles
Nous avons sauvé la vie
Et nous voilà
Solo d'îles au blues des Amériques
Solo d'îles sur les épaules des volcans
Solo d'îles affamées d'arbre à pain
Solo d'îles enracinées dans le monde
Solo d'îles plurielles
Mosaïque multicolore
Lettre à l'univers
Les îles sont des berceaux où rêvent les continents
Des bouteilles à la mer
Des lampes de sel

Des flottes de lumière
Des feux de mer
Le monde entier tient dans une île
Le monde est l'avenir des îles

[Figure de proue de la créolité **Ernest Pépin**, marque la littérature caribéenne par sa façon moderne d'aborder cette identité issue de multiples cultures. Ernest Pépin commence par enseigner le français avant de mettre au service de la critique sa grande culture littéraire. Ce qui le conduira tout naturellement à présenter une émission sur France 3. Lorsqu'il n'est pas conférencier, Ernest Pépin devient poète. Sort de sa plume sa conception de la créolité qui, pour lui, ne doit pas se replier sur elle-même. Au contraire, elle doit s'ouvrir et assumer les origines qui l'ont construite. Son premier recueil de poésie, *Au verso du silence*, est publié en 1984. Mais c'est six ans plus tard qu'il est reconnu, grâce à *L'homme au bâton*, roman tragi-comique dans lequel Ernest Pépin traite avec humour du folklore antillais. Il réitère son succès avec le recueil *Boucan des mots libres* en 1991, qui lui permet d'obtenir le Prix de Las Casas América. Suivent *Tambour-Babel*, dans lequel il est question de la pluri-culture créole. En 1996, *Le Tango de la haine* parle de jalousie féroce avec mordant. Le reste de son oeuvre alterne poésie et prose créole - *Cantique des tourterelles*, *Babil du songer...* En 2006, dans *L'Envers du décor*, il détruit le cliché de cette Guadeloupe de carte postale où rhum, insouciance et boubous masquent une réalité bien plus sombre.

[Arxipèlags · Català]

Solo d'illes

La mar és una guitarra que plora
La història dels homes
Tot just als rompents
Remou el seu cant fulminat
A la vora de la memòria
I recordem
D'on vam venir
Com orfes
Des d'ara habitem la sal
Una terra salada
Una salaó d'illes profètiques
Cal oblidar el dolor de la partida
Els vaixells negrers
La porta del no retorn
Recosir la pell de la mar
I inventar l'arribada
Amb un arc de sant Martí als ulls
Amb l'imaginari dels dies a venir a les mans
El Carib mai no es va lliurar
Somieig plural
Pertany als que saben somiar
Amb un mestissatge de dolors
Illes tambors
Solo d'illes
Simfonia de llums
Illes ciutadelles
Memòries fascinades

La mar toca el seu jazz d'espurnes
I demana als arbres
Que inventen noves arrels

Solo d'illes
No grateu el dolor del sol ponent
Les races van venir per a abolir totes les races
Espargir els seus colors en la memòria de la mar
I donar nom a l'home de les pluges noves
Dels quatre cantons de la terra rodona
Com infàncies recomençades
Van venir les races a somiar amb altres colors
A mesclar llengües de mariners
Amb el cant de la llum
No blasmeu les dones violades
Elles van ser les que primer van pintar
La carabassa encinta
El niu dels ocells migradors
L'eloqüència de la conquilla
Vam nàixer d'un miracle d'aigua salada
Vam nàixer de tot el blau
De tot el dol del passat
De la vulva dels volcans rojos
D'aquell tremolor d'ombres errants
De totes les illes voraces de sang negra

Solo d'illes
Cossos desvalisats per a omplir-los de contes
D'un Déu més feble que la seua creu
De silencis il·legibles
I de balbuceigs d'estrelles
Una llengua ens amarra al fullam
I fa l'amor a les llengües del món

Cossos subterranis
On s'amaga la memòria dels déus
Passatgers clandestins
Forces guarides pel miracle
Posseeix la nit diuen
I guanyaràs el dia
Basta amb un tambor
Per a suportar el pes del cel
Per a saltar-se el real
Reanimar els avantpassats del Benin
Del Nigèria i del Congo
Els rius en trànsit garlen llengües
La sang del gall recorda
Però no oblida l'astúcia de la serp
Ni la cavalcada dels Esperits
Ni la cadència de l'invisible
Vudú
Santeria
Candomblé
Són viatges dins els espills
Sols rodant sense control
Reverberacions de l'altra riba
En l'epicentre del dolor
L'arrelament dels melics
I l'aliança inèdita de l'ací dins
Cossos muntats
Cossos desmuntats
Els Déus amagats tenen fam de les illes
Els Déus de l'Índia ens recorden
Que som l'ofrena del sacrifici
I el perfum dels pobles antics
Illes obertes a tot llenguatge diví
A tota meravella arrabassada

Solo d'illes
Expressió d'illes criolles
Amb el cap lligat a la nova il·lusió
Amb la terra mesclada a la seua anada
Un narrador vetlla el seu somni
Desfà la pell de la nit
Un gra de sal damunt la llengua
Basta per a travessar la bescara
I nosaltres replicaires
Entrem en la ronda de les illes
En la meravella de les seues dies
Ell ens engreixa
Ens amarra al crioll
Al seu toc de llengua assilvestrada
Amb una torxa de fum al cap
Ell tragina làmines d'aigua
I és sèsam per a les nostres ànimes
Metamorfosi en home nou
Amb ales per a volar
El cos lliure consagrat al vent crioll
Un plaer manté la nit dempeus
Com un país que arrela
En la seua llaurada d'ones roses
I la subhasta del seu port
El conte ens desembarca per fi a casa
En solo d'illes criolles
No oblideu el rom
Aquest vell narrador vora el foc sagrat
Aquesta llibertat que desenvela els sols interiors
Els cimarrons més secrets
L'ocell fràgil dels nostres silencis
El conte teixeix la tela de les illes

Com una aranya submarina
Un riure d'aigua salada ens lliga a nosaltres
La bella paraula s'empassa el sol
La bella paraula és un negre cimarró

Solo d'illes
Que resisteixen com tempestes
Que resisteixen com dona termita
Que resisteixen com dona
De ronyons amarrats a les entranyes de la vida
Com presències solars
Rebels en la rada dels dies dolents
Carregades de velles còleres contra les nits
Que resisteixen com dona
Mesurant la força de la mala sort
I la pregària d'un camp de nyams
Destinada a guarir els ferits de la fam
Els avortaments
A repintar la pell dels homes
A culminar el desastre històric
En solitud
En soliloqui de rius sense alè
En batalla mil·lenària contra els sanglots
Dedicada contínuament a l'etern començar
A la força silenciosa de la llavor
Que delega la resistència als tambors
Als exèrcits dels canyars
Als remes del sofriment
A la sang dels arenys
A les mimoses púdiques de parpelles ultratjades
Al torneig sense pietat del sol
Que resisteix sota les gammes del crioll
Una única llengua ens diu

Ella és filla dels ciclons

Solo d'illes
Solo d'illes caimans
Solo d'illes verges
Solo d'illes papallones
Solo d'illes pops
Solo d'illes de muntanyes blaves
Solo d'illes désirades
Solo d'illes santes
Solo d'illes magranes
Solo d'illes tortugues
Solo d'illes viudes
Solo d'illes òrfenes

Belles illes com camells lluminosos
Que pasturen les ones
Com un tir de bitlles noves
Com els ulls verds d'una serp de mar
Com bancs de garotes fresques
Com les mamelles invertides del somni
Solo d'illes
Fa molt de temps que vam marxar
I vam arribar al balcó de les illes
I vam recomençar la infància
I vam recomençar el començament de tot
Roques gravades cantaven la mort
Però vam escollir viure
Beure l'aigua dels manglars
Buidar els bassals
Amagar els nostres jardins en les altures
I soterrar gerres per al nostres somnis
Plantacions cantaven la mort

Però vam escollir viure
Acordar els tambors als nostres cors
Manllevar la guitarra del veí
Gratar els bambús
I inventar la vida
Vam escollir renàixer
Ressuscitar el cim dels turons
Donar nom a les plantes
Batejar els animals
Fer cantar els arbres
Governar la rosada
Tornar a posar la vida al seu lloc dins del caos
Suportar totes les morts
Encendre totes les vides
I esposar les nostres illes
Com dones sobiranes
Que porten en alt la seua corona de mar
Vam infantar llengües
Danses de llampecs

Sabors d'illes
Hem salvat la vida
I heu-nos ací
Solo d'illes de blues de les Amèriques
Solo d'illes als muscles dels volcans
Solo d'illes afamades d'arbre del pa
Solo d'illes arrelades al món
Solo d'illes plurals
Mosaic multicolor
Carta a l'univers
Les illes són bressols on somien els continents
Ampolles a la mar
Llànties de sal

Boies de llum
Focs de mar
El món sencer cap en una illa
El món és l'avenir de les illes

[**Ernest Pépin**. Lamentin, Guadalupe, 1950. Poeta, novel·lista i periodista. Fundà les emissions literàries *Anagrama*, *El compañero de la vida* i *Club de lectura*. Presideix la Fundació Alejo Carpentier. Autor d'*Au verso du silence*, 1984; *Salve et salive*, 1986; *Boucan de Mots Libres / Remolino de palabras libres*, La Habana, 1991; *Babil du songer*, Kourou 1997; *Africa-Solo*, Ivry-sur-Seine, 2001; *Dit de la roche gravée*, Montreal, 2008.

Traducció: Joan Navarro

[Archipiélagos · Español]

Solo de islas

El mar es una guitarra que llora
La historia de los hombres
Justo en los rompeolas
Remueve su canto fulminado
A orillas de la memoria
Y recordamos
De donde vinimos
Como huérfanos
Desde ahora habitamos la sal
Una tierra salada
Una salazón de islas proféticas
Hay que olvidar el dolor de la partida
Los barcos negreros
La puerta del no retorno
Volver a coser la piel del mar
E inventar la llegada
Con un arco iris en los ojos
Con el imaginario de los días venideros en las manos
El Caribe nunca se entregó
Ensueño plural
Pertenece a los que saben soñar
Con un mestizaje de dolores
Islas tambores
Solo de islas
Sinfonía de luces
Islas ciudadelas
Memorias fascinadas

El mar toca su jazz de destellos
Y pide a los árboles
Que inventen nuevas raíces

Solo de islas
No hay que arañar el dolor del sol que se oculta
Las razas vinieron para abolir todas las razas
Esparcir sus colores en la memoria del mar
Y dar nombre al hombre de las lluvias nuevas
De las cuatro esquinas de la tierra redonda
Como viviendo de nuevo su infancia
Vinieron las razas a soñar con otros colores
A mezclar lenguas de marineros
Con el canto de la luz
No hay que reprobar a las mujeres violadas
Ellas fueron las que primero pintaron
La calabaza encinta
El nido de los pájaros migratorios
La elocuencia de la caracola
Nacimos de un milagro de agua salada
Nacimos de todo el azul
De todo el luto del pasado
De la vulva de los volcanes rojos
De aquel temblor de sombras errantes
De todas las islas voraces de sangre negra

Solo de islas
Cuerpos desvalijados para llenarlos de cuentos
De un Dios más débil que su cruz
De silencios ilegibles
Y de balbuceos de estrellas
Una lengua nos amarra a la fronda
Y hace el amor a las lenguas del mundo

Cuerpos subterráneos
Donde se esconde la memoria de los dioses
Pasajeros clandestinos
Fuerzas sanadas por el milagro
Posee la noche dicen
Y ganarás el día
Basta con un tambor
Para soportar el peso del cielo
Para saltarse lo real
Reanimar los antepasados del Benin
Del Nigeria y del Congo
Los ríos en trance parlotean lenguas
La sangre del gallo recuerda
Pero no olvida la astucia de la serpiente
Ni la cabalgada de los Espíritus
Ni la cadencia de lo invisible
Vudú
Santería
Candomblé
Son viajes en los espejos
Soles rodando sin control
Reverberaciones de la otra orilla
En el epicentro del dolor
El enraizamiento de los ombligos
Y la alianza inédita del aquí dentro
Cuerpos montados
Cuerpos desmontados
Los Dioses escondidos tienen hambre de las islas
Los Dioses de la India nos recuerdan
Que somos la ofrenda del sacrificio
Y el perfume de los pueblos antiguos
Islas abiertas a todo lenguaje divino
A toda maravilla descepada

Solo de islas
Habla de islas criollas
Con la cabeza atada a la nueva ilusión
Con la tierra mezclada a su partida
Un cuentero vela el sueño
Deshace la piel de la noche
Un grano de sal sobre la lengua
Basta para atravesar el reverso
Y nosotros respondones
Entramos en la ronda de las islas
En la maravilla de sus diesis
Nos engorda
Nos amarra a lo criollo
A su golpe de lengua asilvestrada
Con una antorcha de humo en la cabeza
Acarrea láminas de agua
Y es sésamo para nuestras almas
Metamorfosis en hombre nuevo
Con alas para volar
El cuerpo libre consagrado al viento criollo
Un placer mantiene la noche en pie
Como un país que echa raíces
En su cultivo de olas rosas
Y la subasta de su puerto
El cuento nos desembarca al fin en casa
En solo de islas criollas
No hay que olvidar el ron
Ese viejo cuentero junto al fuego sagrado
Esa libertad que desvela los soles interiores
Los cimarrones más secretos
El pájaro frágil de nuestros silencios
El cuento teje la tela de las islas

Como una araña submarina
Una risa de agua salada nos ata a nosotros
Las bellas palabras se tragan el sol
Las bellas palabras son un negro cimarrón

Solo de islas
Que resisten como tormentas
Que resisten como mujer termita
Que resisten como mujer
De riñones amarrados a las entrañas de la vida
Como presencias solares
Insumisas en la ensenada de los malos días
Cargadas de viejas cóleras contra las noches
Que resisten como mujer
Midiendo la fuerza de la mala suerte
Y la plegaria de un campo de ñames
Destinada a curar los heridos del hambre
Los abortos
A volver a pintar la piel de los hombres
A colmar el desastre histórico
En soledad
En soliloquio de ríos sin aliento
En batalla milenaria contra los sollozos
Dedicada continuamente al eterno comenzar
A la fuerza silenciosa de la semilla
Que delegan la resistencia a los tambores
A los ejércitos de los cañaverales
A los remos del sufrimiento
A la sangre de los arenales
A las mimosas púdicas de párpados ultrajados
Al torneo sin piedad del sol
Que resiste bajo las gamas de lo criollo
Una única lengua nos dice

Ella es hija de los ciclones

Solo de islas
Solo de islas caimanes
Solo de islas vírgenes
Solo de islas mariposas
Solo de islas pulpos
Solo de islas de montañas azules
Solo de islas desiradas
Solo de islas santas
Solo de islas granadas
Solo de islas tortugas
Solo de islas viudas
Solo de islas huérfanas

Bella islas como camellos luminosos
Que pastan las olas
Como un tiro de canicas nuevas
Como los ojos verdes de una serpiente de mar
Como bancos de erizos frescos
Como las ubres invertidas del sueño
Solo de islas
Hace mucho tiempo que partimos
Y llegamos al balcón de las islas
Y recomenzamos la infancia
Recomenzamos el comienzo de todo
Rocas grabadas cantaban la muerte
Pero escogimos vivir
Beber el agua de los manglares
Vaciar las charcas
Esconder nuestros jardines en las alturas
Y enterrar tinajas para nuestros sueños
Plantaciones cantaban la muerte

Pero escogimos vivir
Acordar los tambores a nuestros corazones
Tomar prestada la guitarra del vecino
Rascar los bambúes
E inventar la vida
Escogimos renacer
Resucitar la cima de los cerros
Dar nombre a las plantas
Bautizar a los animales
Hacer cantar a los árboles
Gobernar el rocío
Volver a poner la vida en su sitio dentro del caos
Soportar todas las muertes
Encender todas las vidas
Y desposar nuestras islas
Como mujeres soberanas
Que llevan en alto su corona de mar
Parimos lenguas
Danzas de relámpagos

Sabores de islas
Salvamos la vida
Y henos aquí
Solo de islas de blues de las Américas
Solo de islas en los hombros de los volcanes
Solo de islas hambrientas de árbol del pan
Solo de islas arraigadas en el mundo
Solo de islas plurales
Mosaico multicolor
Carta al universo
Las islas son cunas donde sueñan los continentes
Botellas al mar
Lámparas de sal

Boyas de luz
Fuegos de mar
El mundo entero cabe en una isla
El mundo es el porvenir de las islas

[**Ernest Pépin**. Lamentin, Guadalupe, 1950. Poeta, novelista y periodista. Fundó las emisiones literarias *Anagrama*, *El compañero de la vida* y *Club de lectura*. Preside la Fundación Alejo Carpentier. Autor de *Au verso du silence*, 1984; *Salve et salive*, 1986; *Boucan de Mots Libres / Remolino de palabras libres*, La Habana, 1991; *Babil du songer*, Kourou 1997; *Africa-Solo*, Ivry-sur-Seine, 2001; *Dit de la roche gravée*, Montreal, 2008.

Traducción: Amparo Salvador Alcober

[Arquipielagos · Português]

Solo de ilhas

O mar é um violão que chora
A história dos homens
Tem mesmo quebra-mares
Mexe seu canto fulminado
À beira da memória
E nos recordamos
De onde viemos
Como os órfãos
Moramos doravante no sal
Uma terra salgada
Uma salgadura de ilhas proféticas
Deve-se esquecer a dor da partida
Os navios negreiros
A porta do não retorno
Recosturar a pele do mar
E inventar a chegada
Com um arco-íris nos olhos
Com o imaginário dos amanhãs nas mãos
O Caribe nunca se entregou
Sonho plural
Ele pertence àqueles que sabem sonhar
Com uma mestiçagem de dores
Ilhas tambores
Solo de ilhas
Sinfonia de luzes
Ilhas cidadelas
Memórias fascinadas

O mar toca seu jazz de faíscas
E pede às árvores
Inventarem novas raízes

Solo de ilhas
Não arranhar a dor do sol poente
As raças vieram abolir toda raça
Espalhar suas cores na memória do mar
E nomear o homem das chuvas novas
De quatro esquinas da terra redonda
Como infâncias recomeçadas
As raças vieram sonhar com outras cores
Mesclar as línguas de marinheiros
Ao canto da luz
Não censurar as mulheres violadas
Elas foram nossas primeiras pintoras
Da cabaça grávida
Do ninho dos pássaros migradores
Da eloquência da concha
Nascemos de um milagre de água salgada
Nascemos de todo o azul
De todo luto do antes
Da vulva dos vulcões vermelhos
Desse estremeamento de sombras errantes
De todas essas ilhas vorazes de sangue negro

Solo de ilhas
Corpos despojados para encher contos
De um Deus mais frágil que sua cruz
De silêncios ilegíveis
E de balbucios de estrelas
Uma língua nos amarra à folhagem
E faz amor com as línguas do mundo

Corpos subterrâneos
Onde se esconde a memória dos deuses
Passageiros clandestinos
Forças curadas por um milagre
Possede a noite, dizem
E ganharás o dia
Um tambor é o suficiente
Para suportar o peso do céu
Para atravessar o real
Reanimar os ancestrais do Benim
Da Nigéria e do Congo
Os rios em transe tagarelam línguas
O sangue do galo se recorda
Mas não esquece a astúcia da serpente
Nem a cavalgada dos Espíritos
Nem a cadência do invisível
Vodu
Santeria
Candomblé
São viagens nos espelhos
Sóis sem controle
Reverberações da outra borda
No epicentro da dor
O enraizamento dos umbigos
E a inédita aliança do aqui-dentro
Corpos montados
Corpos desmontados
Os Deuses escondidos tem fome de ilhas
Os Deuses da Índia nos recordam
Que somos a oferenda do sacrifício
E o perfume dos povos antigos
Ilhas abertas a toda linguagem divina
A toda maravilha extirpada

Solo de ilhas
Fala de ilhas crioulas
A cabeça atada ao novo sonho
A terra mesclada a sua partida
Um contista vela o sonho
Desfaz a pele da noite
Um grão de sal sobre a língua
É o suficiente para atravessar o inverso
E nós, respondedores
Entramos na ronda das ilhas
Na maravilha de seus sustentidos
Ele nos engorda
Nos amarra ao crioulo
Ao seu golpe de língua silvestre
Uma tocha de fumaça sobre a cabeça
Ele carregam as tábuas de água
E é sésamo para nossas almas
Metamorfose em novo homem
Com asas para voar
O corpo livre consagrado ao vento crioulo
Um prazer mantém a noite de pé
Como um país que ganha raízes
Em seu cultivo de ondas rosas
E o leilão de seu porto
O conto enfim nos desembarca em casa
Em solo de ilhas crioulas
Não esquecer o rum
Esse velho contista ao fogo sagrado
Essa liberdade que desvela os sóis interiores
Os quilombolas mais secretos
O frágil pássaro de nossos silêncios
O conto tece a tela das ilhas

Como uma aranha submarina
Um riso de água salgada nos ata a nós mesmos
A bela palavra engole o sol
A bela palavra é um negro quilombola

Solo de ilhas
Que resistem como tormentas
Que resistem como mulher cupim
Que resistem como mulher
Rins amarrados às entranhas da vida
Como presenças solares
Insubmissas na enseada dos dias ruins
Carregadas de velhas cóleras contra as noites
Que resistem como mulher
Medindo a força do infortúnio
E a oração de um campo de inhame
Atada a curar as feridas da fome
Os abortos
A repintar a pele dos homens
A encher o desastre histórico
Em solidão
Em solilóquio de rio sem fôlego
Em batalha milenar contra os soluços
Disposta continuamente ao recomeço
À força silenciosa da semente
Em resistência concedida aos tambores
Aos exércitos dos canaviais
Aos remos do sofrimento
Ao sangue dos areais
Às sensitivas de pálpebras ultrajadas
Ao torneio sem piedade do sol
Em resistência sob as gamas do crioulo
Uma só língua nos diz

Ela é filha dos ciclones

Solo de ilhas
Solo de ilhas caimãs
Solo de ilhas virgens
Solo de ilhas borboletas
Solo de ilhas polvos
Solo de ilhas de montanhas azuis
Solo de ilhas désirades
Solo de ilhas santas
Solo de ilhas romã
Solo de ilhas tartarugas
Solo de ilhas viúvas
Solo de ilhas órfãs

Ilhas belas como os camelos luminosos
Que pastam as ondas
Como um tiro de bolas de gude novas
Como os olhos verdes de uma serpente do mar
Como bancos de ouriços frescos
Como mamilos invertidos do sonho
Solo de ilhas
Desde muito tempo partimos
E chegamos na varanda das ilhas
E recomeçamos a infância
Recomeçamos o começo de todas as coisas
Rochas gravadas cantavam a morte
Mas nós escolhemos viver
Beber a água dos mangues
Escavar as lagoas
Esconder nossos jardins nas alturas
E enterrar vasilhas para nossos sonhos
Plantações cantam a morte

Mas escolhemos viver
Afinar os tambores em nossos corações
Tomar emprestado o violão do vizinho
Riscar os bambus
E inventar a vida
Nós escolhemos renascer
Ressuscitar o cimo dos cerros
Nomear as plantas
Batisar os animais
Fazer cantar as árvores
Governar o orvalho
Recolocar a vida em seu lugar no caos
Suportar todas as mortes
Acender todas as vidas
E desposar nossas ilhas
Como as mulheres soberanas
Vestindo alto sua coroa de mar
Parimos línguas
Danças de relâmpagos

Sabores de ilhas
Nós salvamos a vida
E eis-nos aqui
Solo de ilhas de blues das Américas
Solo de ilhas sobre os ombros os vulcões
Solo de ilhas famintas de fruta-pão
Solo de ilhas enraizadas no mundo
Solo de ilhas plurais
Mosaicos multicores
Carta ao universo
As ilhas são os berços onde sonham os continentes
Garrafas ao mar
Lâmpadas de sal

Boias de luz
Fogos de mar
O mundo todo cabe numa ilha
O mundo é o futuro das ilhas

[**Ernest Pépin.** Lamentin, Guadalupe, 1950. Poeta, novelista e jornalista. Criou os programas literários *Anagrama*, *El compañero de la vida* y *Club de lectura*. Preside a Fundación Alejo Carpentier. Autor de *Au verso du silence*, 1984; *Salve et salive*, 1986; *Boucan de Mots Libres / Remolino de palabras libres*, Havana, 1991; *Babil du songer*, Kourou, 1997; *Africa-Solo*, Ivry-sur-Seine, 2001; *Dit de la roche gravée*, Montreal, 2008.

Tradução: Elisa Andrade Buzzo

Margarita Ballester



Pintura: Pere Salinas

Traducció:

Joan Navarro
Pilar & Mari Cruz Salvador Alcober
Annita Costa Malufe
Amalia Planells

[Arxipèlags · Català]

Últim reducte

1

He rememorat el so de corda de la lira
l'edat del temps que es tensa en el tumult
els camps de fruita i les petites vinyes
amb aquell mar guardat a la pupil·la.
Tot és de marbre tan a prop del Pentèlic.

2

Fa un dia fosc
la boira baixa del febrer ensopit
els arbres del silent paisatge
guarden en el seu clos
un esperit d'encantament
i de repòs dels anys damunt les pedres:

tot el que passa dins el meu bosc
ha passat sense temps codificable
només el redós de contes i cançons.

Ni el somni queda intacte quan arriba la bava que devora
jo que somiava, com ell, un paradís de dons celestes i el mar
i els noms de dolços animals perfectes habitats per l'home.
Vas desafiar de nit l'alfàbrega olorosa i una part teva i meva
moriria sota la lluna tensa esgarriant en un moment tota la vida.

[*Entre dues espases*, 2004]

[**Margarita Ballester Figueras**, neix a Barcelona l'any 1942, és llicenciada en Filosofia i Lletres (Història) per la Universitat de Barcelona (1965). Ha estat professora d'Història fins la seva jubilació. Viu a Menorca des de l'any 1990. Ha publicat fins ara tres llibres de poemes: *L'infant i la mort*, Columna edicions, Barcelona 1989. *Els ulls*, Columna Edicions, Barcelona 1995. *Entre dues espases*, Col·lecció "Jardins de Samarcanda", Editorial Cafè Central-Eumo, Vic (Barcelona) 2004.

[Archipiélagos · Español]

Último reducto

1

He recordado el sonido de cuerda de la lira
la edad del tiempo que se tensa en el tumulto
los campos de fruta y las pequeñas viñas
con aquel mar guardado en la pupila.
Todo es de mármol tan cerca del Pentélico.

2

El día es oscuro
la niebla terrera de un febrero adormecido
los árboles del silente paisaje
guardan en su cercado
un espíritu de encantamiento
y de reposo de los años sobre las piedras:

todo lo que pasa dentro de mi bosque
ha pasado sin tiempo codificable
solamente en el cobijo de cuentos y canciones.

Ni el sueño queda intacto cuando llega la baba que devora
yo que soñaba, como él, un paraíso de dones celestes y el mar
y los nombres de dulces animales perfectos habitados por el hombre.
Desafiaste de noche la albahaca olorosa y una parte tuya y mía
moría bajo la luna tensa descarriando en un momento la vida entera.

[*Entre dues espases*, 2004]

[**Margarita Ballester Figueras**, nace en Barcelona el año 1942, es licenciada en Filosofía y Letras (Historia) por la Universitat de Barcelona (1965). Ha sido profesora de Historia hasta su jubilación. Vive en Menorca desde el año 1990. Ha publicado tres libros de poemas: *L'infant i la mort*, Columna edicions, Barcelona 1989. *Els ulls*, Columna Edicions, Barcelona 1995. *Entre dues espases*, Col·lecció "Jardins de Samarcanda", Editorial Cafè Central-Eumo, Vic

Traducción: Joan Navarro

[Archipelagos · English]

Last retreat

1

I have recalled the string sound of the lyre
the age of the time that tightens in the crowd
the fields of fruit and the small vineyards
with that sea kept in the pupil.

Everything is marmoreous near the Pentelico

2

The day is dark

the fog comes from a drowsy february

the trees of the silent landscape

keep in their enclosure

a spirit of spell

and rest of the years on the stones

everything that happens in my forest

has happened without encoded time

only in the shelter of stories and songs

Not even the dream remains untouched when the dribble that destroys arrives like me, I dreamed of a paradise of heavenly gifts and the sea and the names of sweet perfect animals inhabited by men. At night you challenged the scented basil and a part of you and me died under the tense moon derailing in a moment the whole life.

[*Entre dues espases*, 2004]

[**Margarita Ballester Figueras**, was born in Barcelona in 1942. She taught History until her retirement. Since 1990 she has been living in Menorca. She has published 3 books of poems: *L'infant i la mort*, Columna edicions, Barcelona 1989. *Els ulls*, Columna Edicions, Barcelona 1995. *Entre dues espases*. Col·lecció "Jardins de Samarcanda", Editorial Cafè Central - Eumo, Vic (Barcelona) 2004.

Translation: Amalia Planells

[Archipels · Français]

Dernier réduit

1

J'ai remémoré le son de corde de la lire
l'âge du temps qui se tend dans le tumulte
les champs de fruits et les petits vignobles
Avec cette mer-là gardée dans la pupille.
Tout est en marbre si près du Pentélique.

2

Le jour est obscur
le brouillard bas d'un février assoupi
les arbres du silencieux paysage
gardent dans leur enclos
un esprit d'enchantement
et de repos des années sur les pierres:

tout ce qui se passe dans ma forêt

s'est passé sans temps codé

seulement sous l'abri de contes et chansons

Même pas le rêve reste intact quand arrive la bave qui dévore
moi qui rêvais, comme lui, d'un paradis de dons célestes et de la mer
et des noms de doux animaux parfaits habités par l'homme.
Tu défilas la nuit le basilic parfumé et une partie à toi et à moi
mourait sous la lune tendue en fourvoyant en un moment la vie entière

[*Entre dues espases*, 2004]

[Margarita Ballester Figueras, naît à Barcelona en 1942, elle est diplômée en Lettres et Philosophie (Histoire) par la Universitat de Barcelona (1965). Elle a été professeur d'Histoire jusqu'à sa retraite. Elle habite à Menorca depuis l'année 1990. Elle a publié trois livres de poèmes: *L'infant i la mort*, Columna edicions, Barcelona 1989. *Els ulls*, Columna Edicions, Barcelona 1995. *Entre dues espases*, Col·lecció "Jardins de Samarcanda", Editorial Cafè Central-Eumo, Vic.

Traduction: Pilar & Mari Cruz Salvador Alcober

[Arquipielagos · Português]

Último reduto

1

Tenho rememorado o som de corda da lira
a idade do tempo que se tensiona no tumulto
os campos de frutos e as pequenas vinhas
com aquele mar guardado nas pupilas.
Tudo é de mármore tão perto do Pentélico.

2

O dia é obscuro
a névoa baixa de um fevereiro adormecido
as árvores da silenciosa paisagem
guardam em seu cercado
um espírito de encantamento
e de repouso dos anos sobre as pedras:

tudo o que se passa dentro de meu bosque
se passou sem tempo codificável
somente no abrigo de contos e canções.

Nem o sonho resta intacto quando chega a saliva que devora
eu que sonhava, como ele, um paraíso de dons celestes e o mar
e os nomes de doces animais perfeitos habitados pelo homem.
Desafiastes à noite o manjeriço perfumado e uma parte tua e minha
morria sob a lua tensa descarrilando num só instante a vida inteira.

[*Entre dues espases*, 2004]

[**Margarita Ballester Figueras**, nasceu em Barcelona, em 1942. É licenciada em Filosofia e Letras (História) pela Universidade de Barcelona (1965). Foi professora de História até se aposentar. Vive em Menorca desde 1990. Publicou três livros de poemas: *L'infant i la mort*, Columna edicions, Barcelona 1989. *Els ulls*, Columna Edicions, Barcelona 1995. *Entre dues espases*, Col·lecció "Jardins de Samarcanda", Editorial Cafè Central-Eumo, Vic.

Tradução: Annita Costa Malufe

José Santiago Pérez Olivares



Pintura: Pere Salinas

Traducció:

Joan Navarro
Fabiana Farias
Isabel Robles
Mari Cruz Salvador Alcober

[Archipiélagos · Español]

Jacob y Esaú

*Isaac tenía sesenta años cuando
los engendró.*

GÉNESIS, 25. 26

Amo a Jacob y Esaú.
Los amo con la oscura piedad que brota de mi alma,
con el extraño temblor
que anida en el fondo de mi sangre.

A ciegas los amo, como suele amar un padre a sus hijos.
Y no puedo decir que prefiera a ninguno,
porque los dos son, ante mis ojos, dueños y señores
de mi verdad,
que es la verdad del hombre que envejece.

Si uno es taciturno, el otro es vital.
Si uno se extasia con la música del viento
en la copa de los árboles,
el otro, en cambio, clama por el bronco sonido del acero
al chocar contra el acero.
Así son ellos Jacob y Esaú,
y así los veo yo, que soy su padre.

Pero a veces, cuando cierro los ojos y medito,
me pregunto cosas.
Y una extraña inquietud recorre mi cuerpo.

Lo recorre de norte a sur
mientras pienso, por ejemplo, en la forma en que a veces
se miran,
y en el oscuro reto que percibo en sus miradas.
¿Será acaso el rencor que nace también con la paternidad?
¿O será que ser hermano exige, sin ambages,
la inasible confirmación de la duda?

Amo a mis hijos por encima de todo.
Y a su manera, también ellos me aman.

Con esta convicción, cualquier hombre
cerraría en paz sus ojos.
Los cerraría sin necesidad de hacerse preguntas.

Y sin embargo temo.

Temo que Jacob y Esaú sólo aguarden mi muerte
para abandonar su apacible máscara.

[José Pérez Olivares. Santiago de Cuba, 1949. Poeta, pintor, profesor de Artes Plásticas. Autor de *Papeles personales* (1985); *A imagen y semejanza* (1987); *Caja de Pandora* (1987); *Examen del guerrero* (1992); *Me llamo Antoine Doinel* (1992); *Proyecto para tiempos futuros* (1993); *Cristo entrando en Bruselas* (1994); *Háblame de las ciudades perdidas* (1999); *Lapislázuli* (1999); *El rostro y la máscara* (2000); *Últimos instantes de la víctima* (2001). *Los poemas del Rey David* (2008). Ha recibido diversos premios. Su obra aparece recogida en numerosas antologías de poesía, publicadas en Cuba y en otros países. Textos suyos han sido traducidos al ruso, al francés, al griego y ahora al catalán, inglés y portugués.

[Arxipèlags · Català]

Jacob i Esaú

*Isaac tenia seixanta anys quan
ella els deslluirà.*

GÉNESIS, 25. 26

Estime Jacob i Esaú.
Els estimo amb l'obscura pietat que brolla de la meua ànima,
amb l'estrany tremolor
que nia en el fons de la meua sang.

A cegues els estimo, com sol estimar un pare els seus fills.
I no puc dir que preferisca a cap d'ells,
perquè els dos són, davant dels meus ulls, amos i senyors
de la meua veritat,
que és la veritat de l'home que envelleix.

Si un és taciturn, l'altre és vital.
Si un s'extasia amb la música del vent
en la capçada dels arbres,
l'altre, en canvi, clama per l'aspre so de l'acer
en xocar contra l'acer.
Així són ells Jacob i Esaú,
i així els veig jo, que sóc el seu pare.

Però de vegades, quan tanque els ulls i medite,
em pregunte coses.
I una estranya inquietud recorre el meu cos.

El recorre de nord a sud
mentre pense, per exemple, en la forma en que de vegades
es miren,
i en l'obscur repte que percebec en les seues mirades.
Serà per ventura el rancor que naix també amb la paternitat?
O serà que ser germà exigeix, sense embuts,
la incòpable confirmació del dubte?

Estime els meus fills per damunt de tot.
I a la seua manera, també ells m'estimen.

Amb aquesta convicció, qualsevol home
tancaria en pau els seus ulls.
Els tancaria sense necessitat de fer-se preguntes.

I no obstant això tinc por.

Tinc por que Jacob i Esaú sols esperen la meua mort
per a abandonar la seua dòcil màscara.

[**José Pérez Olivares**. Santiago de Cuba, 1949. Poeta, pintor, professor d'Arts Plàstiques. Autor de *Papeles personales* (1985); *A imagen y semejanza* (1987); *Caja de Pandora* (1987); *Examen del guerrero* (1992); *Me llamo Antoine Doinel* (1992); *Proyecto para tiempos futuros* (1993); *Cristo entrando en Bruselas* (1994); *Háblame de las ciudades perdidas* (1999); *Lapislázuli* (1999); *El rostro y la máscara* (2000); *Últimos instantes de la víctima* (2001). *Los poemas del Rey David* (2008). Ha rebut diversos premis. La seua obra apareix recollida en nombroses antologies de poesia, publicades en Cuba i en altres països. Textos seus han estat traduïts al rus, al francès, al grec i ara al català, anglès i portuguès.

Traducció: Joan Navarro

[Archipelagos · English]

Jacob and Esau

*Isaac was sixty years old when
he fathered them.*

GENESIS, 25.26

I love Jacob and Esau.
I love them with the dark mercy that flows from my soul,
with the strange quivering
that dwells deep down in my blood.

I love them blindly, as a father usually loves his children.
And I can't say that I prefer one of them
because both are, before my eyes, masters
of my truth,
which is the truth of the man who gets old.

If one is taciturn, the other is full of life.
If one is captivated by the music of the wind
at the top of the trees,
the other, on the contrary, clamors for the harsh sound of the sword
when hitting the sword.
That's the way Jacob and Esau are,
and that's the way I see them, as their father.

But sometimes, when I close my eyes and meditate,
I wonder about things.
And a strange restlessness runs through my body.

It runs through it from north to south
while I think, for instance, about the way they sometimes
look at each other,
and about the dark challenge that I notice in their looks.
Could it be the rancor that also springs from paternity?
Or could it be that being a brother demands, straight,
the non-grasping confirmation of doubt?

Above all I love my sons.
And they also love me, in their own way.

With this conviction any man
would close his eyes in peace.
He would close them without the need to wonder.

And nevertheless I'm afraid.

I'm afraid Jacob and Esau may only wait for my death
in order to give up their placid mask.

[**José Pérez Olivares**. Santiago de Cuba, 1949. Poet, painter and professor of Fine Arts. The author of *Papeles personales* (1985); *A imagen y semejanza* (1987); *Caja de Pandora* (1987); *Examen del guerrero* (1992); *Me llamo Antoine Doinel* (1992); *Proyecto para tiempos futuros* (1993); *Cristo entrando en Bruselas* (1994); *Háblame de las ciudades perdidas* (1999); *Lapislázuli* (1999); *El rostro y la máscara* (2000); *Últimos instantes de la víctima* (2001), and *Los poemas del Rey David* (2008). He has been awarded with several prizes. His poems have been collected in many anthologies published in Cuba and in other countries. Some of his works have been translated into Russian, French and Greek.

Translation: Isabel Robles

[Archipels · Français]

Jacob et Esau

*Isaac était âgé de soixante ans,
lorsqu'ils naquirent.*

GENÈSE 25 .26

J'aime Jacob et Esau.
Je les aime avec l'obscur pitié qui jaillit de mon âme
avec l'étrange tremblement
qui se loge au fond de mon sang.

Aveuglement je les aime, comme un père a l'habitude d'aimer ses enfants.
Et je ne peux pas dire que je n'en préfère aucun
parce que tous les deux sont, devant mes yeux, seigneurs et maîtres
de ma vérité,
qui est la vérité de l'homme qui vieillit.

Si l'un est taciturne, l'autre est vital.
Si l'un s'extasie sur la musique du vent
dans la cime des arbres,
L'autre, en échange, réclame le son rauque de l'acier
en heurtant l'acier.
C'est ainsi qu'ils sont Jacob et Esau,
et c'est ainsi que je les vois moi, qui suis son père.

Mais parfois, quand je ferme les yeux et je médite,
je me demande des choses.
Et une étrange inquiétude parcourt mon corps.

Elle le parcourt du nord au sud
Pendant que je pense, par exemple, à la façon dont quelquefois
ils se regardent,
et dans l'obscur défi que je perçois dans leurs regards.
Sera-ce peut-être la rancune qui naît aussi avec la paternité ?
Ou ce sera que le fait d'être frère exige, sans ambages,
l'inaissable confirmation du doute ?

J'aime mes enfants au-dessus de tout.
Et à leur manière, eux aussi, ils m'aiment.

Avec cette conviction, un homme quelconque
fermerait en paix ses yeux.
Ils les fermerait sans avoir à se poser des questions.

Et pourtant j'ai peur.

J'ai peur que Jacob et Esau n'attendent que me mort
pour quitter leur paisible masque.

[José Pérez Olivares. Santiago de Cuba, 1949. Poète, peintre, professeur d'Arts Plastiques. Auteur de Papeles personales (1985); A imagen y semejanza (1987); Caja de Pandora (1987); Examen del guerrero (1992); Me llamo Antoine Doinel (1992); Proyecto para tiempos futuros (1993); Cristo entrando en Bruselas 1994); Háblame de las ciudades perdidas (1999); Lapislázuli (1999); El rostro y la máscara (2000); Últimos instantes de la víctima (2001). Los poemas del Rey David (2008). Il a reçu plusieurs prix. Son oeuvre apparaît recueillie dans de nombreuses anthologies publiées à Cuba et dans d'autres pays. , Des textes à lui ont été traduits au russe, au français et au grec.

Traduction: Mari Cruz Salvador Alcober

[Arquipielagos · Português]

Jacó e Esaú

*Isaac tinha sessenta anos quando
os gerou..*

GÊNESIS, 25: 26

Amo Jacó e Esaú.
Amo-os com a obscura piedade que brota de minha alma,
com o estranho tremor
que se aninha no fundo de meu sangue.

Amo-os às cegas, como costuma amar um pai aos seus filhos.
E não posso dizer que prefiro a um.
porque os dois são, diante de meus olhos, donos e senhores
de minha verdade,
que é a verdade do homem que envelhece.

Se um é taciturno, o outro é cheio de vida.
Se um se emociona com a música do vento
na copa das árvores,
o outro, ao contrário, clama pelo som áspero do aço
quando ele atinge o aço.
Assim são eles, Jacó e Esaú,
e assim os vejo eu, que sou seu pai.

Mas às vezes, quando fecho meus olhos e medito,
me pergunto coisas.
E uma estranha inquietude percorre meu corpo.

Precorre-o de norte a sul
enquanto penso, por exemplo, na forma em que às vezes
se olham,
no obscuro desafio que percebo em seus olhares.
Será talvez o rancor que também nasce com a paternidade?
Ou será que ser irmão exige, sem rodeios,
a confirmação inacessível da dúvida?

Amo meus filhos acima de tudo.
E a sua maneira, eles também me amam.

Com esta convicção qualquer homem
fecharia em paz seus olhos.
Fecharia-os sem necessidade de fazer perguntas.

E, contudo, sim, eu temo.

Temo que Jacó e Esaú somente esperem a minha morte
para abandonar sua máscara agradável.

[**José Pérez Olivares.** Santiago de Cuba, 1949. Poeta, pintor, professor de Artes Plásticas. Autor de *Papeles personales* (1985); *A imagen y semejanza* (1987); *Caja de Pandora* (1987); *Examen del guerrero* (1992); *Me llamo Antoine Doinel* (1992); *Proyecto para tiempos futuros* (1993); *Cristo entrando en Bruselas* (1994); *Háblame de las ciudades perdidas* (1999); *Lapislázuli* (La Habana, 1999); *El rostro y la máscara* (2000); *Últimos instantes de la víctima* (2001). *Los poemas del Rey David* (2008). Recebeu diversos prêmios. Sua obra aparece em numerosas antologias de poesia publicadas em Cuba e outros países. Seus textos foram traduzidos para o russo, francês e grego.

Tradução: Fabiana Farias

Richard Murphy



Pintura: Pere Salinas

Traducció:

Alyssa Demaagd

Joan Navarro

Rafael da Silva de Souza & Émille Eugênia de Oliveira Ishida

[Archipelagos · English]

Sailing to an Island

The boom above my knees lifts, and the boat
Drops, and the surge departs, departs, my cheek
Kissed and rejected, kissed, as the gaff sways
A tangent, cuts the infinite sky to red
Maps, and the mast draws eight and eight across
Measureless blue, the boatmen sing or sleep.

We point all day for our chosen island,
Clare, with its crags purpled by legend:
There under castles the hot O'Malleys,
Daughters of Granuaile, the pirate queen
Who boarded a Turk with a blunderbuss,
Comb red hair and assemble cattle.
Across the shelved Atlantic groundswell
Plumbed by the sun's kingfisher rod,
We sail to locate in sea, earth and stone
The myth of a shrewd and brutal swordswoman
Who piously endowed an abbey.
Seven hours we try against wind and tide,
Tack and return, making no headway.
The north wind sticks like a gag in our teeth.

Encased in a mirage, steam on the water,
Loosely we coast where hideous rocks jag,
An acropolis of cormorants, an extinct
Volcano where spiders spin, a purgatory
Guarded by hags and bristled with breakers.

The breeze as we plunge slowly stiffens:
There are hills of sea between us and land,
Between our hopes and the island harbour.
A child vomits. The boat veers and bucks.
There is no refuge on the gannet's cliff.
We are far, far out: the hull is rotten,
The spars are splitting, the rigging is frayed,
And our helmsman laughs uncautiously.

What of those who must earn their living
On the ribald face of a mad mistress?
We in holiday fashion know
This is the boat that belched its crew
Dead on the shingle in the Cleggan disaster.

Now she dips, and the sail hits the water.
She luffs to a squall; is struck; and shudders.
Someone is shouting. The boom, weak as scissors,
Has snapped. The boatman is praying.
Orders thunder and canvas cannonades.
She smothers in spray. We still have a mast;
The oar makes a boom. I am told to cut
Cords out of fishing-lines, fasten the jib.
Ropes lash my cheeks. Ease! Ease at last:
She wings to leeward, we can safely run.
Washed over rails our Clare Island dreams,
With storm behind us we straddle the wakeful
Waters that draw us headfast to Inishbofin.

The bows rock as she overtakes the surge.
We neither sleep nor sing nor talk,
But look to the land where the men are mowing.

What will the islanders think of our folly?

The whispering spontaneous reception committee
Nods and smokes by the calm jetty.
Am I jealous of these courteous fishermen
Who hand us ashore, for knowing the sea
Intimately, for respecting the storm
That took nine of their men on one bad night
And five from Rossadillisk in this very boat?
Their harbour is sheltered. They are slow to tell
The story again. There is local pride
In their home-built ships.
We are advised to return next day by the mail.

But tonight we stay, drinking with people
Happy in the monotony of boats,
Bringing the catch to the Cleggan market,
Cultivating fields, or retiring from America
With enough to soak till morning or old age.

The bench below my knees lifts, and the floor
Drops, and words depart, depart, with faces
Blurred by the smoke. An old man grips my arm,
His shot eyes twitch, quietly dissatisfied.
He has lost his watch, an American gold
From Boston gas-works. He treats the company
To the secretive surge, the sea of his sadness.
I slip outside, fall among stones and nettles,
Crackling dry twigs on an elder tree,
While an accordion drones above the hill.

Later, I reach a room, where the moon stares

Through a cobwebbed window. The tide has ebbed,
Boats are careened in the harbour. Here is a bed.

from *Sailing to an Island*, Faber, 1963

Richard Murphy, was born at Milford House near the Mayo-Galway border, Ireland, in 1927. He spent five years of his early childhood in Ceylon, now Sri Lanka. Educated at boarding schools in Ireland and England, he won a scholarship to Oxford at 17 and studied English under C.S. Lewis. From 1951 until 1980 he lived mostly in Claddaghduff, Connemara. Since 1971 Murphy has been a poet-in-residence at nine American universities. Now he divides his time between Dublin and Durban, South Africa. His poetry collections include: *The Archaeology of Love*, 1955; *Sailing to an Island*, 1963; *The Battle of Aughrim*, 1968; *High Island*, 1974; *High Island: New and Selected Poems*, 1977; *Selected Poems*, 1979; *The Price of Stone*, 1985; *The Price of Stone and Earlier Poems*, 1985; *New Selected Poems*, 1989; *The Mirror Wall*, 1989; *In The Heart Of The Country: Collected Poems*, 2000), *Collected Poems*, 2001.

[Arxipèlags · Català]

Navegant cap a un illa

La botavara sobre els meus genolls s'aixeca, i el vaixell cau, i l'onada se'n va, se'n va, la meua galta besada i rebutjada, besada; una tangent es balanceja com l'arpó, talla el cel infinit en mapes rojos, i el pal dibuixa vuits i vuits a través del blau immens; els mariners canten o dormen.

Tot el dia apuntem cap a la nostra illa elegida, Clare, amb els seus penyals ornats per la llegenda: Allí, sota els castells, les exaltades O'Malleys, filles de Granuaile, la reina pirata que va abordar un turc amb un trabuc, es pentinen els rojos cabells i apleguen el ramat. A través del mar de fons de l'escarpat Atlàntic sondat per la canya de l'alció del sol, naveguem per a localitzar en la mar, en la terra, i en la pedra el mite d'una astuta i brutal espadatxina que piadosament va fundar una abadia. Set hores vam intentar, contra vent i marea, virar i tornar, sense fer cap progrés. El vent del nord se'ns enganxa com una mordassa a les dents.

Tancats en un emmirallament, vapor sobre l'aigua, lleugers anem a punt mort per on esparraquen les espantoses roques, una acrópolis de cormorans, un extingit volcà on filen les aranyes, un purgatori guardat per bruixes i eriçonat pels romponents.

Mentre ens capbussem, la brisa refresca a poc a poc: Hi ha turons de mar entre nosaltres i la terra ferma, entre les nostres esperances i el port de l'illa. Un xiquet vomita. El vaixell vira i salta amb la gropa arquejada, no hi ha recer al penya-segat del mascarell. Som lluny, molt lluny: el buc està corcat, les vergues s'esquerden, les eixàrcies estan esfilagarsades, i el nostre timoner riu sense cautela.

I què passa amb aquells que es guanyen la vida sobre el rostre obscè d'una ama dement? Ens hem assabentat estant de vacances que aquest és el vaixell que va llançar la seua tripulació morta damunt la platja pedregosa en el sinistre de Cleggan.

Ara es submergeix i la vela colpeja l'aigua. Orsa cap a una gropada; és tocat i s'estremeix. Algú crida. La botavara, feble com unes tisores, s'ha partit. El mariner prega. Les ordres tronen i també les canonades del velam. S'embolcalla d'escuma. Encara tenim un pal; el rem fa de botavara. Em diuen que talle les cordes de les llinyes i que fixe el floc. Els calabrots fuetegen les meues galtes. Calma! Per fi, calma! El vaixell vola a sotavent, podem navegar sense perill. Els nostres somnis de l'Illa de Clare engegats a rodar, amb la tempesta darrere de nosaltres muntem cama ací cama allà les insomnes aigües que ens arrosseguen amarrats cap a Inishbofin.

La proa es balanceja quan s'avança a l'onada. No dormim ni cantem ni parlem, però mirem la terra ferma on hi ha homes que seguen.

Què pensaran els illencs de la nostra follia?

L'espontani comitè de recepció, xiuxiuejant,
assenteix amb el cap i fuma en el tranquil moll.
¿Estic gelós d'aquests pescadors cortesos
que ens ajuden a baixar a terra, per conèixer la mar
íntimament, per tenir respecte a la tempesta
que va prendre nou dels seus homes una nefasta nit
i cinc de Rossadillisk en aquest mateix vaixell?
El seu és un port arrecerat. Tarden a contar
la història una altra vegada. Existeix un orgull local
pels seus vaixells artesanals.
Ens aconsellen de tornar l'endemà amb el correu.

Però aquesta nit ens quedem a beure amb la gent
feliç en la monotonia dels vaixells,
que porta la pesca al mercat de Cleggan,
que conrea camps o cobra una pensió d'Amèrica
suficient per entrompar-se fins al matí o fins a la vellesa.

El banc sota els meus genolls s'aixeca, i el terra
cau, i les paraules se'n van, se'n van, amb rostres
borrosos pel fum. Una home vell s'agafa al meu braç,
els seus ulls vius es contrauen nerviosament, discretament insatisfets.
Ha perdut el seu rellotge, un d'or americà
de la fàbrica de gas de Boston. Ell convida la companyia
a una onada silenciosa, la mar de la seua tristesa.
M'escapolesc, caic entre pedres i ortigues,
fent cruixir els branquillons secs d'un saüc,
mentre un acordió zumzumeja dalt del turó.

Més tard, arribe a la cambra, on la lluna mira fixament
per una finestra plena de teranyines. La marea ha baixat,

els vaixells estan escorats en el port. Ací hi ha un llit.

Sailing to an Island, Faber, 1963

[Richard Murphy, va nèixer a Milford House, Irlanda, prop de la frontera Mayo-Galway en 1927. De xiquet va viure a Ceilan, l'actual Sri Lanka. Va estar intern en escoles d'Irlanda i Anglaterra. Fou becat a Oxford als 17 anys i va estudiar Filologia Anglesa amb C. S. Lewis. Des de 1951 fins a 1981 va viure gran part del temps a Claddaghduff, Connemara. Des de 1971 fou poeta resident en nou universitats americanes. Ara divideix el seu temps entre Dublín i Durban, Sud-àfrica. Ha publicat els reculls de poemes *The Archaeology of Love* (Dolmen, 1955), *Sailing to an Island* (Faber, 1963), *The Battle of Aughrim* (Knopf, and Faber, 1968; LP recording 1969), *High Island* (Faber 1974), *High Island: New and Selected Poems* (Harper and Row, 1975), *Selected Poems* (Faber 1979), *The Price of Stone* (Faber 1985), *The Price of Stone and Earlier Poems* (Wake Forest U. Press, 1985), *New Selected Poems* (Faber, 1989), *The Mirror Wall* (Dublin, Wolfhound Press, 1989, Wake Forest U. Press, 1989), *In The Heart Of The Country: Collected Poems* (Oldcastle, Co Meath, Gallery Press, 2000), *Collected Poems* (Wake Forest U. Press, Winston Salem, 2001).

Traducció: Alissa Demaagd i Joan Navarro

[Archipiélagos · Español]

Navegando hacia una isla

La botavara se levanta sobre mis rodillas, y el barco cae, y el oleaje se va, se va, mi mejilla besada y rechazada, besada; una tangente se balancea como el arpón, corta el cielo infinito en mapas rojos, y el mástil dibuja ochos y ochos a través del inmenso azul; los marineros cantan o duermen.

Todo el día apuntamos hacia nuestra isla elegida, Clare, con sus riscos ornados por la leyenda: Allí, bajo los castillos, las exaltadas O'Malleys, hijas de Granuaile, la reina pirata que abordó a un turco con un trabuco, se peinan el pelo rojo y reúnen el ganado. A través del mar de fondo del escarpado Atlántico sondado por la caña de martín pescador del sol, navegamos para localizar en el mar, en la tierra, y en la piedra el mito de una astuta y brutal espadachina que piadosamente fundó una abadía. Siete horas intentamos, contra viento y marea, virar y regresar, sin hacer progresos. El viento del norte se nos pega como una mordaza en los dientes.

Encerrados en un espejismo, vapor sobre el agua, ligeros avanzamos sin esfuerzo por donde cortan las rocas horribles, una acrópolis de cormoranes, un extinto volcán donde tejen las arañas, un purgatorio guardado por arpías y encrespado por rompientes.

Mientras nos zambullimos, la brisa refresca lentamente: Hay colinas de mar entre nosotros y la tierra firme, entre nuestras esperanzas y el puerto de la isla. Un niño vomita. El barco vira y corcovea. No hay refugio en el acantilado del alcatraz. Estamos lejos, muy lejos: el casco está carcomido, los palos se parten, las jarcias están raídas, y nuestro timonel se ríe temerariamente.

¿Y qué hay de aquellos que se han de ganar el pan sobre el obscuro rostro de una ama loca? Hemos sabido estando de vacaciones que este es el barco que arrojó a su tripulación muerta sobre los guijarros en el desastre de Cleggan.

Ahora se sumerge y la vela golpea el agua. Acerca la proa a una ráfaga; es alcanzado, y se estremece. Alguien grita. La botavara, débil como unas tijeras, se ha partido. El marinero reza. Las órdenes truenan, así como los cañoneos de las lonas. Se cubre de espuma. Todavía tenemos un mástil; el remo hace de botavara. Me dicen que corte las cuerdas de los sedales, y que fije el foque. Los cabos azotan mis mejillas. ¡Calma! Por fin, calma: El barco vuela a sotavento, podemos navegar sin peligro. Nuestros sueños de la Isla de Clare lanzados por la borda, con la tormenta detrás de nosotros cabalgamos las insomnes aguas que nos arrastran amarrados hacia Inishbofin.

La proa se balancea cuando se adelanta al oleaje. No dormimos ni cantamos ni hablamos, pero miramos a tierra firme donde los hombres siegan.

¿Qué pensarán los isleños de nuestra insensatez?

El espontáneo comité de recepción, cuchicheando,
asiente con la cabeza y fuma en el tranquilo malecón.
¿Estoy celoso de estos pescadores corteses
que nos ayudan a bajar a tierra, por conocer el mar
íntimamente, por tener respeto a la tormenta
que se llevó a nueve de sus hombres una mala noche
y a cinco de Rossadillisk en este mismo barco?
El suyo es un puerto abrigado. Son remisos a contar
la historia de nuevo. Existe un orgullo local
por sus barcos artesanales.
Nos aconsejan regresar al día siguiente con el correo.

Pero esta noche nos quedamos bebiendo con la gente
feliz en la monotonía de los barcos,
que lleva la pesca al mercado de Cleggan,
que cultiva la tierra o cobra una pensión de América
suficiente para emborracharse hasta la mañana o hasta la vejez.

El banco debajo de mis rodillas se levanta, y el suelo
cae, y las palabras se van, se van, con rostros
borrosos por el humo. Un anciano agarra mi brazo,
sus ojos vivos se mueven nerviosamente, discretamente insatisfechos.
Ha perdido su reloj, uno de oro americano
de la fábrica de gas de Boston. Él invita a la compañía
a un oleaje silencioso, el mar de su tristeza.
Salgo sigilosamente, me caigo entre piedras y ortigas,
haciendo crujir las ramitas secas de un saúco,
mientras un acordeón zumba sobre la colina.

Luego, llego a una habitación donde la luna mira fijamente
por una ventana llena de telarañas. La marea ha bajado,

los barcos están escorados en el puerto. Aquí hay una cama.

Sailing to an Island, Faber, 1963

[Richard Murphy, nació en Milford House, Irlanda, cerca de la frontera Mayo-Galway en 1927. De niño vivió en Ceilán, la actual Sri Lanka. Estuvo interno en escuelas de Irlanda e Inglaterra. Fue becado en Oxford a los 17 años y estudió Filología Inglesa con C. S. Lewis. Desde 1951 hasta 1981 vivió la mayor parte del tiempo en Claddaghduff, Connemara. Desde 1971 fue poeta residente en nueve universidades americanas. Ahora divide su tiempo entre Dublín y Durban, Sudáfrica. Ha publicado los libros de poesía *The Archaeology of Love* (Dolmen, 1955), *Sailing to an Island* (Faber, 1963), *The Battle of Aughrim* (Knopf, and Faber, 1968; LP recording 1969), *High Island* (Faber 1974), *High Island: New and Selected Poems* (Harper and Row, 1975), *Selected Poems* (Faber 1979), *The Price of Stone* (Faber 1985), *The Price of Stone and Earlier Poems* (Wake Forest U. Press, 1985), *New Selected Poems* (Faber, 1989), *The Mirror Wall* (Dublin, Wolfhound Press, 1989, Wake Forest U. Press, 1989), *In The Heart Of The Country: Collected Poems* (Oldcastle, Co Meath, Gallery Press, 2000), *Collected Poems* (Wake Forest U. Press, Winston Salem, 2001).

Traducción: Alissa Demagd y Joan Navarro

[Arquipielagos · Português]

Navegando rumo à Ilha

A espicha se eleva acima de meus joelhos, e o barco
Se solta, e a onda parte, parte deixando minha face
Beijada e rejeitada, beijada, conforme a carangueja1 tremula
Uma tangente, corta o céu infinito em
Mapas vermelhos, e o mastro desenha oitos e oitos
Por um azul imensurável, os barqueiros cantam ou dormem.

Rumamos durante todo o dia em direção à nossa Ilha escolhida,
Clare, com seus penhascos purpuriados pela lenda:
Lá, sob seus castelos as fogosas O'Malleys,
Filhas de Granuaile, a rainha pirata
De ruivas madeixas e agregado rebanho,
Que de posse de um bacamarte tomou o navio Turco.
Através do Atlântico de fundo escarpado
Prumados pela vara do sol, o martin-pescador,
Navegamos a fim de localizar por mar, terra e pedra
O mito de uma perspicaz e brutal espadachim
Que devotamente fundou uma abadia.
Durante sete horas lutamos contra o vento e a maré,
Indo e vindo, sem em frente conseguir seguir.
O nórdico vento nos toca como uma mordança nos dentes.

Presos em uma miragem, vapor sobre a água,
Sem rumo costeamos medonhos entalhes rochosos,
Uma acrópolis de corvos marinhos, um extinto
Vulcão onde aranhas tecem, um purgatório
Protegido por harpias e eriçado por ondas gigantes.

Conforme adrentamos, a brisa torna-se cada vez mais densa:
Há um montanhas de mar entre nós e a terra firme,
Entre nossas esperanças e o porto.
Uma criança vomita. O barco se debate nas águas.
Não há refúgio no penhasco dos pelicanos.
Nós estamos longe, muito longe: o casco do navio está podre,
Os mastros estão rachando, o cordame está desgastado,
E nosso timoneiro gargalha despreocupadamente.

E o que dizer dos que ganham a vida
Na face libidinosa de uma louca meretriz?
Por tradição sabemos
que este é o barco que arrotou sua tripulação
Morta na praia durante o desastre de Cleggan.

Agora ele afunda, e a vela atinge a água.
Ele segue em direção a uma rajada de vento; é golpeado; e treme.
Alguém está gritando. A espicha, fraca como uma tesoura,
Estalou. O barqueiro está orando.
Roga aos trovões enquanto os buracos da lona
São cobertos de espuma. Ainda temos um mastro;
O remo serve de espicha. Sou instruído a fazer amarras
Com linhas de pesca, reforçar a vela.
As cordas cortam minha face. Calma! Calma finalmente:
Ele voa em direção ao vento, podemos seguir em segurança.
Nossos sonhos sobre a ilha Clare são lançados ao mar,
Com a tempestade atrás de nós cruzamos as águas
Inquietas que nos direcionam diretamente a Inishbofin.

A proa chacoalha enquanto ele retoma a maré.
Nós não dormimos cantamos ou conversamos,
Mas olhamos para a terra onde homens ceifam.
O que seus habitantes pensarão da nossa tolice?

O espontâneo e sussurante comitê de recepção
Acena e fuma no calmo cais.
Terei eu inveja desses pescadores corteses
Que se mantiveram em terra, por conhecer o mar
Intimamente, por respeitar a tempestade
Que levou nove de seus homens em uma noite ruim
E cinco de Rossadillisk neste barco?
Seu porto é protegido. Eles são vagarosos ao contar
Novamente a história. Há orgulho local
Por seus barcos artesanais.
Somos aconselhados, por carta, a voltar no dia seguinte.

Mas esta noite ficamos, bebendo com pessoas
Felizes na monotonia dos barcos,
Que trazem a pesca ao mercado de Cleggan,
Cultivam campos, ou recebem uma pensão da América
Com o suficiente para beber até a manhã seguinte ou até que
envelheçamos.

O banco abaixo dos meus joelhos se levanta, e o assoalho
Afunda, e as palavras partem, partem com faces
Embaçadas pela fumaça. Um velho agarra meu braço,
Seus olhos cerrados se fecham, visivelmente insatisfeitos.
Ele perdeu seu relógio, um americano dourado
Da companhia de gás de Boston. Ele culpa a companhia
Por discretamente deflagar, o mar de sua tristeza.
Eu saio disfarçadamente, entre pedras e ertigas,
Esmagando galhos secos de uma antiga árvore,
Enquanto um acordeão ressoa sobre a colina.

Mais tarde, eu encontro um quarto onde a lua observa
através da tela da janela. A maré retrocedeu,

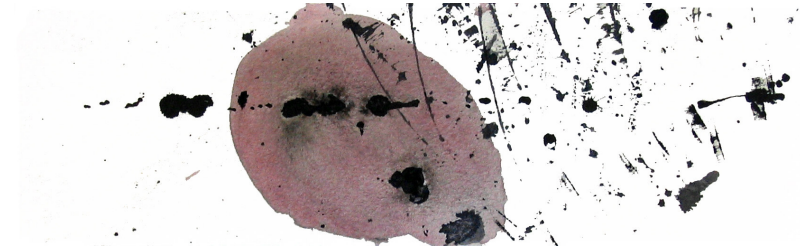
Os barcos se encostam no porto. Aqui há uma cama.

Sailing to an Island, Faber, 1963

Richard Murphy, nasceu em Milford House, perto da fronteira Mayo- Galway, Irlanda, em 1927. Ele passou cinco anos de sua infância no Ceilão, atual Sri Lanka. Educado em colégios na Irlanda e na Inglaterra, ele ganhou uma bolsa de Oxford aos 17 anos e estudou Inglês sob a orientação de C. S. Lewis. De 1951 até 1980 ele viveu a maior parte do tempo em Claddaghduff, Connemara. Desde 1971, Murphy ocupou o posto de poeta-residente em nove universidades americanas. Agora ele divide seu tempo entre Dublin e Durban, África do Sul. Sua coleção de poesias incluem: *The Archaeology of Love* (Dolmen, 1955), *Sailing to an Island* (Faber, 1963), *A Batalha de Aughrim* (Knopf, and Faber, 1968; LP gravação 1969), *High Island* (Faber 1974), *Alto Island: New and Selected Poems* (Harper and Row, 1975), *Poemas selecionados* (Faber 1979), *The Price of Stone* (Faber 1985), *The Price of Stone e poemas anteriores* (Wake Forest University Press, 1985), *New Selected Poems* (Faber, 1989), *The Wall Mirror* (Dublin, Wolfhound Press, 1989, Wake Forest University Press, 1989), *In The Heart Of The Country: Collected Poems* (Oldcastle, Co Meath, Galeria Press, 2000), *Collected Poems* Wake Forest University Press, Winston Salem, 2001.

Tradução: Rafael da Silva de Souza & Émille Eugênia de Oliveira Ishida

Renata Correia Botelho



Pintura: Pere Salinas

Traducció:

Joan Navarro
Pilar & Mari Cruz Salvador Alcober
Lola Fernández

[Arquipielagos · Português]

falhámos tudo: entregámos
os livros ao sepulcro
das estantes, ao amor

demos um colo de horas
certas, deixámos de abrir
janelas para cheirar a noite.

já nada nos lembra
que o poema só se forma
no fio da navalha.

[*Um Circo no Nevoeiro*, 2009]

tu que viste fiordes e corais,
que chegaste das palavras
subterrâneas e do que fica

por dizer, que aprendeste o silêncio
em várias línguas e atiraste um dia
a moeda ao ar para enganar

a morte, quantos verbos
queres mais para percorrer
esta narrativa inútil?

[*Um Circo no Nevoeiro*, 2009]

deus nos lírios

para a minha mãe

sinto deus, todas as noites, nos lírios
de Monet. olham por mim,
por esta sombra incerta que morre
aos poucos comigo, cobrem
de seiva viva a escuridão da casa
e afastam os demónios
que se escondem nas frestas do sono.

pela manhã, junto as pétalas tenras
caídas no lençol, e rezo baixinho,
com os pardais, um verso branco.

[Revista «Telhados de Vidro» nº 12, Averno (Lisboa), Maio/ 2009]

quando prometemos dar às horas
o silêncio, fico no canto
da noite à escuta do primeiro
ruído que nos denuncie, como
cobra que se esconde
numa cadeira de praia.

[21 HAIKU COM ASAS, URBANO E CABRAS, 2008]

[Renata Correia Botelho nasceu em 1977 em S. Miguel, Açores. Em 2001 publicou *Avulsos, Por Causa* (edição de autor, fora do mercado), em 2008 *21 HAIKU COM ASAS, URBANO E CABRAS*, em parceria com Emanuel Jorge Botelho e Urbano, Galeria 111 (Lisboa) e em 2009 *Um Circo no Nevoeiro* (Averno). Tem colaboração nas revistas *Magma* e *Telhados de Vidro*.

[Arxipèlags · Català]

fallem en tot: lliurem
els llibres al sepulcre
dels estants, a l'amor

li vam donar una falda d'hores
certes, vam deixar d'obrir
finestres per a olorar la nit.

ja res no ens recorda
que el poema només es forma
en el tall de la navalla.

[*Um Circo no Nevoeiro*, 2009]

tu que vas veure fiords i coralls,
que vas venir de les paraules
subterrànies i del que queda

per dir, que vas aprendre el silenci
en diverses llengües i vas llançar un dia
la moneda a l'aire per a enganyar

a la mort, quants verbs
vols més per a recórrer
aquesta narrativa inútil?

[*Um Circo no Nevoeiro*, 2009]

déu en els lliris

per a ma mare

sent a déu, cada nit, en els lliris
de Monet. miren per mi,
per aquesta ombra incerta que mor
poc a poc amb mi, cobreixen
de saba viva la foscor de la casa
i allunyen els dimonis
que s'amaguen als badalls del son.

pel matí, reunesc els pètals tendres
que han caigut sobre el llençol, i rese fluixet,
amb els teuladins, un vers blanc.

[Revista «Telhados de Vidro» n° 12, Averno (Lisboa), Maio/ 2009]

quan prometem donar a les hores
el silenci, em pose en el caire
de la nit a les escoltes del primer
soroll que ens denuncie, com
cobra que s'amaga
en una cadira de platja.

[*21 HAIKU COM ASAS*, URBANO E CABRAS, 2008]

[Renata Correia Botelho va nèixer el 1977 a S. Miguel, Azores. El 2001 publicà *Avulsos, Por Causa* (edició d'autor fora de comerç), el 2008 *21 HAIKU COM ASAS, URBANO E CABRAS*, en col·laboració amb Emanuel Jorge Botelho i Urbano, Galeria 111 (Lisboa) i el 2009 *Um Circo no Nevoeiro* (Averno). Ha col·laborat en les revistes *Magma* i *Telhados de Vidro*.

Traducció: Joan Navarro

[Archipiélagos · Español]

fallamos en todo: entregamos
los libros al sepulcro
de los estantes, al amor

le dimos un regazo de horas
ciertas, dejamos de abrir
ventanas para oler la noche.

ya nada nos recuerda
que el poema sólo se forma
en el filo de la navaja.

[*Um Circo no Nevoeiro*, 2009]

tú que viste fiordos y corales,
que viniste de las palabras
subterráneas y de lo que queda

por decir, que aprendiste el silencio
en varias lenguas y lanzaste un día
la moneda al aire para engañar

a la muerte, ¿cuántos verbos
quieres más para recorrer
esta narrativa inútil?

[*Um Circo no Nevoeiro*, 2009]

dios en los lirios

para mi madre

siento a dios, todas las noches, en los lirios
de Monet. miran por mi,
por esta sombra incierta que muere
poco a poco conmigo, cubren
de savia viva la oscuridad de la casa
y alejan los demonios
que se esconden en las grietas del sueño.

por la mañana, reúno los pétalos tiernos
caídos sobre la sábana, y rezo bajito,
con los gorriones, un verso blanco.

[Revista «Telhados de Vidro» nº 12, Averno (Lisboa), Maio/ 2009]

cuando prometemos dar a las horas
el silencio, me pongo en el canto
de la noche a la escucha del primer
ruido que nos denuncie, como
cobra que se esconde
en una silla de playa.

[21 HAIKU COM ASAS, URBANO E CABRAS, 2008]

Renata Correia Botelho nació en 1977 en S. Miguel, Azores. En 2001 publicó *Avulsos, Por Causa* (edição de autor, fora do mercado), en 2008 *21 HAIKU COM ASAS, URBANO E CABRAS*, en colaboración con Emanuel Jorge Botelho y Urbano, Galeria 111 (Lisboa) y en 2009 *Um Circo no Nevoeiro* (Averno). Ha colaborado en las revistas *Magma* y *Telhados de Vidro*.

Traducción: Joan Navarro

[Archipels · Français]

nous faillîmes à tout: nous rendîmes
les livres au sépulcre
des étagères, à l'amour

nous donnâmes un giron d'heures
certaines, nous arrêtâmes d'ouvrir
des fenêtres pour sentir la nuit.

plus rien ne nous rappelle
que le poème ne se forme
que sur le fil du rasoir.

[*Um Circo no Nevoeiro*, 2009]

toi qui vis fyords et corails,
toi qui vins des mots
souterrains et de ce qui reste

à dire, qui appris le silence
en plusieurs langues et lanças un jour
la pièce en l'air pour tromper

la mort, combien de verbes
veux-tu encore pour parcourir
ce récit inutile ?

[*Um Circo no Nevoeiro*, 2009]

dieu dans les lis

pour ma mère

je sens dieu, toutes les nuits, dans les lis
de Monet. ils veillent sur moi,
sur cette ombre incertaine qui meurt
peu à peu avec moi, ils couvrent
de sève vivante l'obscurité de la maison
et éloignent les démons
qui se cachent dans les fentes du sommeil.

le matin, je réunis les pétales tendres
tombés sur le drap, et je prie tout bas,
avec les oiseaux, un vers blanc

[Revista «Telhados de Vidro» n° 12, Averno (Lisboa), Maio/ 2009]

quand nous promettons donner aux heures
le silence, je me mets dans le chant
de la nuit à l'écoute du premier
bruit qui nous dennonce, comme
cobre qui se cache
sous une chaise de la plage

[21 HAIKU COM ASAS, URBANO E CABRAS, 2008]

[Renata Correia Botelho est née en 1977 à S. Miguel, Azores. En 2001 elle a publié *Avulsos, Por Causa* (édition de l'auteur, hors du marché) en 2008 *21 HAIKU COM ASAS, URBANO E CABRAS* en collaboration avec Emanuel Jorge Botelho et Urbano, Galeria 111 (Lisboa) et en 2009 *Um Circo no Nevoeiro* (Averno). Elle a collaboré dans les revues *Magma* et *Telhados de Vidro*.

Traduction: Pilar & Mari Cruz Salvador Alcober

[Archipelagos · English]

we fail in everything: we placed
the books in the tomb of
the shelves, we gave

love a lap of true hours,
we stopped opening
windows so we could smell the night.

yet nothing reminds us
that the poem is only made up
on the razor's edge.

[*Um Circo no Nevoeiro*, 2009]

you who saw fjords and corals,
who came from the underground words
and from what remains

to be said, you who learnt the silence
in several languages and one day tossed
a coin to cheat

death, how many more verbs
do you want to wander
this useless narrative?

[*Um Circo no Nevoeiro*, 2009]

god in the lilies

for my mother

I feel god, every night, in Monet's lilies.
they look after me,
after this uncertain shadow that dies
little by little with me, they cover
the dark house with alive sap
and remove the demons
that hide in the cracks of dreams.

in the morning, I gather the tender petals
fallen on the sheet, and pray quietly,
with the birds, a blank verse.

[Revista «Telhados de Vidro» nº 12, Averno (Lisboa), Maio/ 2009]

when we promise to give the silence
to the hours, I get in the song
of the night to listening to the first
noise that reports us, as
a cobra that hides
on a beach chair.

[21 HAIKU COM ASAS, URBANO E CABRAS, 2008]

Renata Correia Botelho was born in 1977 in S. Miguel, Azores. In 2001, she published *Avulsos, Por Causa* (author's edition out of market); in 2008 *21 HAIKU COM ASAS, URBANO E CABRAS*, with Emanuel Jorge Botelho and Urbano, Galeria 111 (Lisbon) and in 2009 *Um Circo not Nevoeiro* (Averno). She has collaborated with the magazines *Magma* and *Telhados de Vidro*.

Translation: María Dolores Fernández

Andrés Sánchez Robayna



Pintura: Pere Salinas

Traducció:

Beppe Fiorelli
Mireia Mur
Lígia Dabul
Adela Gato
Mary Ann Newman

[Archipiélagos · Español]

Bandada sobre el mirador

I

En las islas,
el silencio como una sola rama
contra el cielo negro.

II

Los insectos cruzaron,
el mediodía cruzó;
islas, insectos, pensamientos
cruzaron
—quietos.

III

Dijiste: un solo cielo,
frutos al sol,
insectos;
mañana
el imperio del sol los quemaría.

IV

Entre la isla inmóvil
el silencio se mueve

sobre la hoja.

Islas,
el mar crecido,
súbito pensamiento
contra la roca
viva
y el cielo silencioso.

V

La roca es una forma.
Pero bajo la luz su silencio es más negro,
el mar brota más verde.

VI

La gaviota
cruza en el aire seco.
Cualesquiera que sean sus movimientos
entre las rocas verdinegras,
es alta.
En el aire vacío,
más blanca.

Y ahora sólo existe
la sombra de sus alas
sobre el mar.

Diríanse altas islas.

VII

Islas que el viento zarandea
viajan
en el aire quemado.

VIII

Pensamientos del día
—el sol dispone harapos
sobre la tierra seca.
El viento
se enreda en el ramaje,
mueve las olas.
Rocas
altas y negras,
fijas en el sol fijo.
Suena el silencio:
uñas, gaviotas, rocas.

[*En el cuerpo del mundo: Obra poética (1970-2002)*, Galaxia Gutemberg, Barcelona, 2004]

[**Andrés Sánchez Robayna**, (Santa Brígida, Las Palmas de Gran Canaria, España, 1952). Poeta y ensayista. Director entre 1983 y 1993 de la revista de literatura, arte y crítica *Syntaxis*. Dirige el Taller de Traducción Literaria de la Universidad de La Laguna. Traductor, entre otros, de Wallace Stevens, William Wordsworth, Salvador Espriu, Haroldo de Campos, Joan Brossa y Ramón Xirau. Autor de los libros de poemas *Abolida*, 1977; *Clima*, 1978; *Tinta*, 1981; *La roca*, 1984; *Poemas 1970-1985*, 1987; *Palmas sobre la losa fría*, 1989; *El resplandor*, 1990; *Fuego blanco*, 1992; *Sobre una piedra extrema*, 1995; *Agosto*, 1998; *La sombra del mundo*, 1999; *Inscripciones*, 1999; *Poemas 1970-1999*, 2000; *El libro, tras la duna*, 2002 y *En el cuerpo del mundo: Obra poética (1970-2002)*, 2003.

[Arxipèlags · Català]

Bandada sobre el mirador

I

A les illes,
el silenci com una sola branca
contra el cel negre.

II

Van creuar els insectes,
el migdia va creuar:
illes, insectes, pensaments
van creuar-se
—quiets.

III

Vas dir: un sol cel,
fruits al sol,
insectes;
demà
l'imperi del sol els cremaria.

IV

Entre l'illa immòbil
el silenci es mou

sobre la fulla.

Illes,
la mar crescuda,
súbit pensament
contra la roca
viva
i el cel silenciós.

V

La roca és una forma.
Però sota la llum el seu silenci és més negre,
la mar brota més verda.

VI

La gavina
creua dins l'aire sec.
Siguin quins siguin els seus moviments
entre les roques d'un verd negrós,
és alta.
Dins l'aire buit,
més blanca.

I ara només hi ha
l'ombra de les seves ales
damunt la mar.

Com si fossin altes illes.

VII

Illes que el vent sacseja
viatgen
dins l'aire cremat.

VIII

Pensaments del dia
—el sol estén parracs
damunt la terra seca.
El vent
s'entortolliga entre les branques,
mou les onades.
Roques
altes i negres,
fixes en el sol fix.
Sona el silenci:
ungles, gavines, roques.

[*En el cuerpo del mundo: Obra poética (1970-2002)*, Galaxia Gutemberg,
Barcelona, 2004]

[**Andrés Sánchez Robayna**, (Santa Brígida, Las Palmas de Gran Canaria, Espanya, 1952). Poeta i assagista. Director entre 1983 i 1993 de la revista de literatura, art i crítica *Syntaxis*. Dirigeix el Taller de Traducció Literària de la Universitat de La Laguna. Traductor, entre d'altres, de Wallace Stevens, William Wordsworth, Salvador Espriu, Haroldo de Campos, Joan Brossa y Ramón Xirau. Autor dels llibres de poemes *Abolida*, 1977; *Clima*, 1978; *Tinta*, 1981; *La roca*, 1984; *Poemas 1970-1985*, 1987; *Palmas sobre la losa fría*, 1989; *El resplandor*, 1990; *Fuego blanco*, 1992; *Sobre una piedra extrema*, 1995; *Agosto*, 1998; *La sombra del mundo*, 1999; *Inscripciones*, 1999; *Poemas 1970-1999*, 2000; *El libro, tras la duna*, 2002 i *En el cuerpo del mundo: Obra poética (1970-2002)*, 2003.

Traducció: Mireia Mur

[Archipels · Français]

Volée au dessus du belvédère

I

Dans les îles,
le silence comme une seule branche
contre le ciel noir

II

Les insectes passèrent,
midi passa:
îles, insectes, pensées
passèrent
—calmes.

III

Tu dis: un seul ciel,
fruits au soleil,
insectes;
demain
seraient brûlés par l'empire du soleil.

IV

Dans l'île immobile
le silence bouge

sur la feuille.

Îles,
flux de mer,
pensée soudaine
contre le rocher
vivant
et le ciel silencieux

V

Le rocher est une forme.
Mais sous la lumière son silence est plus noir,
la mer coule plus verte

VI

La mouette
plane dans l'air sec.
Quels que soient ses mouvements
parmi les rochers vert noirâtre,
elle est haute.
Dans l'air vide,
plus blanche.

Et à présent il n'existe
que l'ombre de ses ailes
sur la mer.

On dirait de hautes îles.

VII

Îles que le vent secoue
elles voyagent
dans l'air brûlé.

VIII

Pensées du jour
—le soleil dispose des guenilles
sur la terre sèche.
Le vent
s'emmêle dans le branchage,
agite les vagues.
Des rochers
hauts et noirs,
fixes dans le soleil fixe.
Le silence résonne :
ongles, mouettes, rochers.

[*En el cuerpo del mundo: Obra poética (1970-2002)*, Galaxia Gutemberg,
Barcelona, 2004]

[**Andrés Sánchez Robayna**, (Santa Brígida, Las Palmas de Gran Canaria, Espagne, 1952). Poète et essayiste. Directeur de la revue de littérature, art et critique Syntaxis entre 1983 et 1993. Actuellement, il dirige l'Atelier de Traduction Littéraire de l'Université de La Laguna. Traducteur de Wallace Stevens, William Wordsworth, Salvador Espriu, Haroldo de Campos, Joan Brossa et Ramón Xirau. Auteur des livres de poèmes *Abolida*, 1977; *Clima*, 1978; *Tinta*, 1981; *La roca*, 1984; *Poemas 1970-1985*, 1987; *Palmas sobre la losa fría*, 1989; *El resplandor*, 1990; *Fuego blanco*, 1992; *Sobre una piedra extrema*, 1995; *Agosto*, 1998; *La sombra del mundo*, 1999; *Inscripciones*, 1999; *Poemas 1970-1999*, 2000; *El libro, tras la duna*, 2002 et *En el cuerpo del mundo: Obra poética (1970-2002)*, 2003.

Traduction: Adela Gato

[Arhipelaghi · Italiano]

Stormo sul belvedere

I

Nelle isole,
il silenzio come un solo ramo
contro il cielo nero.

II

Gli insetti traversarono,
il mezzogiorno traversò;
isole, insetti, pensieri
traversarono
— quieti.

III

Dicesti: un solo cielo,
frutti al sole,
insetti;
domani
il dominio del sole li brucerebbe.

IV

Fra l'isola immobile
il silenzio si muove

sopra la foglia.

Isole,
il mare cresciuto,
subitaneo pensiero
contro la roccia
viva
e il cielo silenzioso.

V

La roccia è una forma.
Però sotto la luce il suo silenzio è più nero,
il mare butta più verde.

VI

Il gabbiano
traversa nell'aria secca.
Qualsiasi siano i suoi movimenti
fra le rocce neroverdi,
è alto.
Nell'aria vuota,
più bianco.

E ora solo esiste
l'ombra delle sue ali
sul mare.

Si direbbero alte isole.

VII

Isole che il vento scuote
viaggiano
nell'aria bruciata.

VIII

Pensieri del giorno
— il sole dispone stracci
sulla terra secca.
Il vento
si avvolge fra le fronde,
muove le onde.
Rocce
alte e nere
fisse nel sole fisso.
Suona il silenzio:
unghie, gabbiani, rocce.

[*En el cuerpo del mundo: Obra poética (1970-2002)*, Galaxia Gutemberg,
Barcelona, 2004]

[Andrés Sánchez Robayna (Santa Brigida Las Palmas de Gran Canaria, Spagna, 1952). Poeta e saggista. Direttore dal 1983 al 1993 della rivista di letteratura, arte e critica Syntaxis. Dirige il Laboratorio di Traduzione Letteraria dell'Università di La Laguna. Traduttore, fra gli altri, di Wallace Stevens, William Wordsworth, Salvador Espriu, Haroldo de Campos, Joan Brossa e Ramón Xirau. Autore dei libri di poesia: *Abolida*, 1977; *Clima*, 1978; *Tinta*, 1981; *La roca*, 1984; *Poemas 1970-1985*, 1987; *Palmas sobre la losa fría*, 1989; *El resplandor*, 1990; *Fuego blanco*, 1992; *Sobre una piedra extrema*, 1995; *Agosto*, 1998; *La sombra del mundo*, 1999; *Inscripciones*, 1999; *Poemas 1970-1999*, 2000; *El libro, tras la duna*, 2002 e *En el cuerpo del mundo: Obra poética (1970-2002)*, 2003.

Traduzione: Beppe Fiorelli

[Arquipielagos · Português]

Bandada sobre o mirante

I

Nas ilhas,
o silêncio como uma única rama
contra o céu negro.

II

Os insetos cruzaram,
o meio-dia cruzou;
ilhas, insetos, pensamentos
cruzaram
—quietos.

III

Disseste: um só céu,
frutos ao sol,
insetos;
amanhã
o império do sol os queimaria.

IV

Entre a ilha imóvel
o silêncio se move

sobre a folha.

Ilhas,
o mar crescido,
súbito pensamento
contra a rocha
viva
e o céu silencioso.

V

A rocha é uma forma.
Mas sob a luz seu silêncio é mais negro,
o mar brota mais verde.

VI

A gaivota
cruza no ar seco.
Quaisquer que sejam seus movimentos
entre as rochas verde escuro,
é alta.
No ar vazio,
mais branca.

E agora só existe
a sombra de suas asas
sobre o mar.

Diriam-se altas ilhas.

VII

Ilhas que o vento sacode
viajam
no ar queimado.

VIII

Pensamentos do dia
—o sol dispõe farrapos
sobre a terra seca.
O vento
enreda-se na ramagem,
move as ondas.
Rochas
altas e negras,
fixas no sol fixo.
Soa o silêncio:
unhas, gaivotas, rochas.

[*En el cuerpo del mundo: Obra poética (1970-2002)*, Galaxia Gutenberg,
Barcelona, 2004]

[**Andrés Sánchez Robayna**, (Santa Brígida, Las Palmas de Gran Canaria, Espanha, 1952). Poeta e ensaísta. Diretor entre 1983 e 1993 da revista de literatura, arte e crítica *Syntaxis*. Dirige o Taller de Traducción Literaria de la Universidad de La Laguna. Tradutor, entre outros, de Wallace Stevens, William Wordsworth, Salvador Espriu, Haroldo de Campos, Joan Brossa e Ramón Xirau. Autor dos livros de poemas *Abolida*, 1977; *Clima*, 1978; *Tinta*, 1981; *La roca*, 1984; *Poemas 1970-1985*, 1987; *Palmas sobre la losa fría*, 1989; *El resplandor*, 1990; *Fuego blanco*, 1992; *Sobre una piedra extrema*, 1995; *Agosto*, 1998; *La sombra del mundo*, 1999; *Inscripciones*, 1999; *Poemas 1970-1999*, 2000; *El libro, tras la duna*, 2002 e *En el cuerpo del mundo: Obra poética (1970-2002)*, 2003.

Tradução: Lígia Dabul

[Archipelagos · English]

Flock over the Belvedere

I

In the islands,
silence like a single branch
against the black sky.

II

Insects crossed over,
midday crossed over:
islands, insects, thoughts
crossed over
—in stillness.

III

You said: a single sky.
sun-tipped fruits,
insects;
burned tomorrow
by the imperial sun.

IV

On the motionless island
silence creeps

along the leaf blade.

Islands,
the swollen sea,
sudden thought
against the shearing
rock
and the silent sky.

V

Rock is form.
But in the daylight its silence is blacker
and the sea blooms greener.

VI

The seagull
slices through the dry air.
Whatever her movements be
among the greenblack rocks,
she is on high.
Even whiter
in the empty air.

And all that exists now
is the shadow of her wings
on the sea.

One might say towering isles.

VII

Islands buffeted by the wind
travel
in the burnt air.

VIII

Thoughts of the day
—the sun positions scraps of cloth
on the dry earth.
The wind,
entangled in the branches,
moves the waves.
High black
rocks,
fixed in the fixed sun.
Silence rings out:
claws, gulls, rocks.

[*En el cuerpo del mundo: Obra poética (1970-2002)*, Galaxia Gutemberg,
Barcelona, 2004]

[Andrés Sánchez Robayna (Santa Brígida, Las Palmas de Gran Canaria, Spain, 1952). Poet and essayist. Director from 1983 to 1993 of *Syntaxis*, a journal of literature, art, and criticism. He is the Director of the Workshop in Literary Translation at the Universidad de La Laguna. He has translated Wallace Stevens, William Wordsworth, Salvador Espriu, Haroldo de Campos, Joan Brossa, and Ramon Xirau, among others. Author of such poetry collections as *Abolida*, 1977; *Clima*, 1978; *Tinta*, 1981; *La roca*, 1984; *Poemas 1970-1985*, 1987; *Palmas sobre la losa fría*, 1989; *El resplandor*, 1990; *Fuego blanco*, 1992; *Sobre una piedra extrema*, 1995; *Agosto*, 1998; *La sombra del mundo*, 1999; *Inscripciones*, 1999; *Poemas 1970-1999*, 2000; *El libro, tras la duna*, 2002; and *En el cuerpo del mundo: Obra poética (1970-2002)*, 2003.

Translation: Mary Ann Newman

José Luís Tavares



Pintura: Pere Salinas

Traducció:

Joan Navarro

[Arquipielagos · Português]

Turner — Variação

Névoa; tensa matéria, porém;
agudamente se fechando como
pinças minerais sobre torres gráficas
e o silêncio que as habita.

Seu bafo, tão-pouco o mole
que há no cuspo, mas bala
quase acesa; que apenas em drageias
mínimas pode a vista suportar.

Desde esponjosas câmaras
mil presságios anuncia,
faz-se sombra e poterna
(ou coisa ainda mais severa).

Segurá-la no limiar do vago,
na rudeza limpa que a faz exata?,
ou, por dentro, soletrar-lhe os nervos,
lâmina de tão tensa?

Minha oficina é de triste operário
moendo grossas moendas,
sem o alinhavo das mineiras torres,
nem o halo desse lúcido entardecer boreal.

Cena de cinzas

Não falaram do sentimento de orfandade
que experimentam os corpos depois do amor.
Numa curva da tarde — a curva da tarde
é sempre um bom sítio para se discorrer
sobre assuntos metafísicos —
quando esfíngicos retornam os rebanhos
e astronómica a medida da tristeza,
disputaram os inumeráveis matizes da paixão.

Há um tumulto que avança à chuva
que naufraga pelos cimos já sem luz.
O garrote noturno cerca-os num combate
sem armistício. De repente somos eu e tu
à luz convalescente de um póstumo estio.

Que nunca conheças o amor com seus gumes
malquerentes, seus palustres desenlaces
distantes dos hipostasiados finais
em que não reinam remorso ou culpa,
ou a faca de um passado oxidado pelo pranto.

Oh, como o sabemos, nós que na mais
transbordante estação, por campings litorais,
à guilhotina dos abraços nos entregamos,
à esquina lacerada do sol-posto onde raiam
soluçantes lamparinas, cutelos do agreste adeus.

Eu queria apenas essas horas de bruma

em que no pousio cinzento cessava
o maligno rumor da intempérie
e a voz do semeador naufragava
por valados onde dançaste a bailia
ao desamparo dos primeiros frios.

[**José Luís Tavares** nasceu em 1967, na ilha de Santiago, em Cabo Verde, e reside em Portugal, onde estudou Literatura e Filosofia. Publicou os livros de poesia *Paraíso Apagado por um Trovão*, *Agreste Matéria Mundo*, *Lisbon Blues* e *Desarmonia*, e recentemente *Cidade do Mais Antigo Nome*. A obra de José Luís Tavares é uma das mais relevantes do panorama literário do arquipélago cabo-verdiano, tendo granjeado inúmeros e prestigiados prémios no estrangeiro, tais como o Prémio Cesário Verde, o Prémio Mário António, da Fundação Calouste Gulbenkian, o Prémio Literatura Para Todos, do Ministério da Educação do Brasil, e o prémio Jorge Barbosa.

[Arxipèlags · Català]

Variació Turner

Boira; tensa matèria, però;
agudament es tanca com unes
pinces minerals sobre torres gràfiques
i el silenci que les habita.

El seu alè, tampoc és la massa
que hi ha en la escopinada, sinó bala
quasi encesa; que només en dragees
mínimes pot la vista suportar.

Des d'esponjoses cambres
anuncia mil presagis,
es fa ombra i poterna
(o quelcom encara més greu).

¿Fixar-la al llindar del vague,
en la pura rudesia que la fa perfecta,
o, per dins, lletrejar-li els nervis,
làmina de tan tensa?

El meu obrador és d'un trist obrer
que mol grosses mòltes,
sense l'embasta de les torres mineres,
ni l'halo d'aquest lúcid capvespre boreal.

Escena de cendres

No van parlar del sentiment d'orfenesa
que experimenten els cossos després de l'amor.
En una corba de la tarda —la corba de la tarda
és sempre un bon lloc per a meditar
sobre afers metafísics—
quan, enigmàtics, retornen els ramats
i astronòmica és la mesura de la tristesa,
van discutir sobre els innombrables matisos de la passió.

Hi ha un tumult que avança sota la pluja
que naufraga pels cims ja sense llum.
El garrot nocturn els assetja en un combat
sense armistici. De sobte som tu i jo
a la llum convalescent d'un pòstum estiu.

Que mai no conegues l'amor amb els seus talls
malèvols, els seus palúdics desenllaços
allunyats dels hipostasiats finals
en els quals no regna remordiment o culpa,
o la navalla d'un passat oxidat pel plany.

¡Oh, com ho sabem, nosaltres que en la més
desbordat estació, per càmpings litorals,
ens lliurem a la guillotina de les abraçades,
al cantó lacerat del sol post on brillen
sanglotants llantons, ganivetes de l'agrest adéu!

Jo volia només aquestes hores de boirassa
quan cessava, en el guaret cendrós,

la maligna remor de l'intempèrie
i la veu del sembrador naufragava
per valls on vas ballar la dansa
a l'abandó dels primers freds.

[**José Luís Tavares** va nèixer el 1967, a l'illa de Santiago, Cap Verd, i resideix a Portugal, on va estudiar Literatura i Filosofia. Publicà els reculls de poemes *Paraíso Apagado por um Trovão*, *Agreste Matéria Mundo*, *Lisbon Blues* i *Desarmonia*, i recentment *Cidade do Mais Antigo Nome*. L'obra de José Luís Tavares és una de les més rellevants del panorama literari de l'arxipèlag capverdian, i ha obtingut nombrosos i prestigiosos premis fora de Cap Verd, com el Premi Cesário Verde, el Mário António de la Fundació Calouste Gulbenkian, el premi Literatura Para Todos del Ministeri d'Educació de Brasil i el premi Jorge Barbosa.

Traducció: Joan Navarro

[Archipiélagos · Español]

Variación Turner

Niebla; tensa materia, sin embargo;
cerrándose agudamente como
pinzas minerales sobre torres gráficas
y el silencio que las habita.

Su aliento, tampoco es la masa
que hay en el escupitajo, sino bala
casi encendida; que sólo en grageas
mínimas puede la vista soportar.

Desde esponjosas cámaras
anuncia mil presagios,
se hace sombra y poterna
(o algo aun más grave).

¿Fijarla en el umbral de lo indefinido,
en la pura rudeza que la hace perfecta,
o, por dentro, deletrearle los nervios,
lámina de tan tensa?

Mi taller es de triste obrero
moliendo voluminosas moliendas,
sin el hilván de las mineras torres,
ni el halo de ese lúcido atardecer boreal.

Escena de cenizas

No hablaron del sentimiento de orfandad
que experimentan los cuerpos después del amor.
En una curva de la tarde —la curva de la tarde
es siempre un buen lugar para meditar
sobre asuntos metafísicos—
cuando, enigmáticos, regresan los rebaños
y astronómica es la medida de la tristeza,
discutieron sobre los innumerables matices de la pasión.

Hay un tumulto que avanza bajo la lluvia
que naufraga por las cimas ya sin luz.
El garrote nocturno las asedia en un combate
sin armisticio. De repente somos tú y yo
a la luz convaleciente de un póstumo estío.

Que nunca conozcas el amor con sus filos
malévolos, sus palúdicos desenlaces
alejados de los hipostasiados finales
en los que no reina remordimiento o culpa,
o la navaja de un pasado oxidado por el llanto.

¡Oh, como lo sabemos, nosotros que en la más
desbordante estación, por campings litorales,
nos entregamos a la guillotina de los abrazos,
a la esquina magullada del ocaso donde brillan
sollozantes lamparillas, cuchillas del agreste adiós!

Yo quería únicamente esas horas de bruma

en las que cesaba, en el barbecho ceniciento,
el maligno rumor de la intemperie
y la voz del sembrador naufragaba
por fosos donde bailaste la danza
al desabrigo de los primeros fríos.

[José Luís Tavares nació en 1967, en la isla de Santiago, Cabo Verde, y reside en Portugal, donde estudió Literatura y Filosofía. Ha publicado los libros de poemas *Paraíso Apagado por um Trovão*, *Agreste Matéria Mundo*, *Lisbon Blues* y *Desarmonia*, y recientemente *Cidade do Mais Antigo Nome*. La obra de José Luís Tavares es una de las más relevantes del panorama literario del archipiélago caboverdiano, y ha obtenido numerosos y prestigiosos premios fuera de Cabo Verde como el Premio Cesário Verde, el Mário António de la Fundación Calouste Gulbenkian, el premio Literatura Para Todos del Ministerio de Educación de Brasil y el premio Jorge Barbosa.

Traducción; Joan Navarro

Μιχάλης Πιερής

.

Mikhalis Pierís

.

Mijalis Pierís



Pintura: Pere Salinas

Traducció:

Joan F. Calabuig

[Αρχιπελάγη · Ελληνικά]

ΤΗΣ ΛΑΘΡΑΙΑΣ ΠΟΛΗΣ

Καί βγήκα απ' το όνειρο του ύπνου
δίχως ύπνο κι ήμουν σέ χώρα δίχως σύνορα
καί δίχως καταδότες. Σε δρόμο πού μου μέλλεται
περπάτησα δίχως του κράτους την τιμή,
την τάξη, την ασφάλεια. Σάν νά' μουν άφθαρτος
έτσι όπως την έπλασα την πόλη μου λαθραία,
πόλη γλυκιά, φιλόξενη στον κάθε μετανάστη
καί ξάφνου εκεί που κοίταζα δίχως να ξεχωρίζω
τις φύλες, τις γλώσσες, τις θρησκείες, ένιωσα
πώς ήμουνα πουλί. Γνώριζα νά πετώ, Ήμουν
ελεύθερος, χωρίς λουρί, χωρίς θηλιά, αδέσποτο
σκυλί να τριγυρνω χωρίς το φόβο μη γλιστρήσω
στον παλιό ρυθμό. Κατάσαρκα γυμνός, χωρίς
κορσέ χωρίς δέσμα, έτσι όπως την έφτιαξα
την πόλη μου έξω από κάθε νόμο.

[Ο Μιχάλης Πιερής γεννήθηκε στα Εφταγώνια της Κύπρου το 1952. Σπούδασε φιλολογία και θέατρο στη Θεσσαλονίκη. Έχει διδάξει στό Πανεπιστήμιο Κρήτης, κι από το 1992 διδάσκει στο Πανεπιστήμιο Κύπρου. Τα ερευνητικά του ενδιαφέροντα είναι η Μεσαιωνική Κυπριακή Γραμματεία, και η Νεότερη Ποίηση (ιδιαίτερα Καβάφης, Σεφέρης, Σινόπουλος, Μόνδης). Από το 1991 εξέδωσε εφτά ποιητικές συλλογές, που συγκεντρώθηκαν φέτος με τίτλο *Μεταμορφώσεις πολέων*.

[Arxipèlags · Català]

DE LA CIUTAT FURTIVA

I vaig eixir del somni sense son
i era a un país sense fronteres
ni traïdors. Pel camí que em pertocava
vaig avançar sense un estat que em donés
dignitat, ordre, seguretat. Com si jo fora immortal,
així la vaig modelar, la meua ciutat furtiva,
ciutat agradosa, hospitalària amb l'emigrant;
i tot just quan la mirava sense distingir
tribus, llengües, cultes, de sobte vaig sentir
que era un ocell. Sabia volar. Era
lliure, sense corretja ni llaç, un gos
solt que volta sense por a relliscar
en el vell costum. Nu arran de pell,
sense faixes ni lligams, així la vaig crear,
la meua ciutat fora de tota llei.

Mikhalis Pieris naix a Eftagònia (Xipre) el 1952. Estudia a Salònica (Grècia) Filologia i Teatre, disciplines que després ensenya a la Universitat de Creta, i des de 1993, a la de Xipre. La seua tasca investigadora es dedica entre d'altres als cronògrafs medievals xipriotes, i a poetes moderns, com ara Kavafis –a qui deu el seu concepte de “ciutat”–, Seferis, Sinòpulos i Mundís, i dona com a fruit nombrosos i prestigiosos estudis. Gran viatger, entre 1991 i 2005 publica diversos reculls poètics, reunits enguany en un volum antològic sota el títol *Μεταμορφώσεις πολέων*.

Traducció: Joan F. Calabuig

[Archipiélagos · Español]

DE LA CIUDAD FURTIVA

Y salí de mi sueño sin sueño
y estaba en un país sin fronteras
ni traidores. Por el camino que me estaba destinado
marché sin la dignidad, el orden y la seguridad
que brindan los estados. Como si yo fuera inmortal,
así modelé mi ciudad furtiva,
ciudad amable, que acoge al extranjero;
y mientras la miraba sin distinguir
tribus, lenguas, credos, súbitamente sentí
que era un pájaro. Sabía volar. Era
libre, sin correa ni collar, un perro
suelto que vaga sin miedo a caer
en la vieja costumbre. Desnudo,
sin corsé ni ataduras, así creé
mi ciudad al margen de toda ley.

[**Mikhalis Pieris** nace en Eftagònia (Chipre) en 1952. Estudia Filología y Teatro en Salónica (Grecia), disciplinas que después enseña en la Universidad de Creta, y desde 1993, en la de Chipre. Su tarea investigadora se centra entre otras cosas en los cronógrafos medievales chipriotas, y en poetas modernos, como Kavafis –a quien debe su concepto de “ciudad”-, Seferis, Sinópulos y Mundís, dando lugar a numerosos y prestigiosos estudios. Gran viajero, entre 1991 y 2005 publica diversos poemarios, reunidos el presente año en un volumen antológico bajo el título *Μεταμορφώσεις πολέων*.

Traducción: Joan F. Calabuig